Le FILM

MONTREAL
MARS
1959

10
cents

Leslie
Caron

Les dernières nouvelles de Hollywood et de Paris
Radio et TV canadiennes — Un roman complet

La gracieuse danseuse CYD CHARISSE que nous avons vue récemment dans un film dramatique : *Twilight for the Gods*. Ses deux partenaires étaient ROCK HUDSON et ARTHUR KENNEDY.

le FILM

MONTREAL,
MARS 1959
40e année No 8
10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION
Tél. : UNIversity 1 - 7411

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

Rédacteur en chef :
MARC LEBLANC

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT
"Le Film" seulement
Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

DANS LES COULISSES DU CINÉMA

Un jeune premier à surveiller : John Richardson a tourné cinq films en moins d'une année. Six pieds trois pouces, 180 livres, yeux bleus, type athlétique, il a tous les atouts pour acquérir rapidement une grande popularité, particulièrement chez les femmes • • • Dans le film *The Thirtty Nine Steps* tourné à Londres, c'est un ancien combattant, chauffeur de taxi de sa profession et qui a perdu une jambe à la bataille d'El Alamein qui va voiturer les espions dans leurs mystérieuses recherches • • • On a découvert le double de Brigitte Bardot. Il s'agit de Diane Skylar, découverte par la United Artists, qui se propose de l'utiliser pour promouvoir la vente des films de B.B. • • • Leslie Caron sera la vedette du film *Les Couleurs du jour* d'après le roman de Romain Gary • • • Une rumeur persistante veut que Jane Russell abandonne définitivement le cinéma pour entrer au couvent • • • *Volare*, la chanson-vedette, va donner naissance à un film portant le même titre. Dominico Modugno, l'auteur de la chanson, partagera la vedette du film avec Vittorio De Sica et Giovanna Ralli • • • Suzanne Cloutier fera sa rentrée à l'écran dans un film intitulé *Romanov et Juliette* tiré de la pièce de Peter Ustinov qui, incidemment, est le mari de Suzane Cloutier. Il fera lui-même l'adaptation et la réalisation du film • • • Paul Meurisse a abandonné un rôle important à la Comédie-Française pour jouer dans *Guinguette*, un film de Delannoy. Ses partenaires seront Zizi Jeanmaire, Jean-Claude Pascal et une récente découverte italienne du nom de Maria-Christina Gajoni • • • Joanne Woodward, qui attend la cigogne, a rejoint son mari Paul Newman à New-York après avoir achevé son dernier film *Le Bruit et la Fureur* • • • Dernier cri en fait de film terrifiant : *House on Haunted Hill* où, par un nouveau procédé, on donne aux spectateurs l'illusion qu'un squelette se balance au-dessus de leurs têtes • • • Boris Karloff revient à ses anciennes amours : il interprétera *Frankenstein* 1970, variété de l'ère planétaire de l'ancien monstre • • • Jules Verne ne vieillit pas. On vient de tourner *De la Terre à la Lune* avec comme vedettes Joseph Cotten et Carl Esmond • • • Gilbert Bécaud, qui en a vu d'autres, jouera les moujiks dans un film tourné en U.R.S.S. et inspiré d'une pièce de Tchékov • • • Le prochain film que va tourner B. B. s'intitule *Babette s'en va-t-en guerre*. Son partenaire sera Jacques Charrier. Il appartient à cette nouvelle génération de jeunes premiers qui comptent entre autres : Alain Delon, Jean-Claude Brialy, Claude Titre, Jean-Marc Bory, Jean-Louis Trintignant • • • *Les Vikings* vont coûter une fortune. Ce film tourné en Norvège mettre en vedette Kirk Douglas, Tony Curtis, Ernest Borgnine et Janet Leigh. On a dépensé quatre millions de dollars, reconstruit sept bateaux vikings du onzième siècle, promené la caméra en Scandinavie, en Bretagne, en Allemagne, reconstitué de fantastiques et sanglantes batailles, réquisitionné les membres les plus brillants des clubs nautiques norvégiens et danois : le film est colossal • • • La célèbre championne de tennis Althea Gibson va tourner un film. Mais comme elle est noire, il a fallu lui tailler un rôle sur mesure dans *The Horse Soldiers* • • • Dans son prochain film *The Five Pennies* Danny Kaye va se révéler un instrumentiste très doué. Il jouera d'un grand nombre d'instruments. Mais ce n'est qu'une illusion de l'écran car il avoue lui-même ne savoir distinguer un do d'un fa • • • Joan Collins va vivre très vieux présentement. Elle se fonde sur le fait qu'elle a trois tantes qui sont dans leur quatre-vingt-dixième année • • • On a commencé à tourner en janvier le premier film au monde qui ait réussi à rassembler trente-et-une reines de beauté, y compris la belle entre les belles, la Colombienne Miss Univers 1958. Il s'agit d'un film italien • • • On va réaliser prochainement *Les ambitieuses* sous la direction de Tony Hepburn. La distribution comprendra notamment Charles Boyer et Mijanou Bardot, ainsi que deux grands acteurs autrichiens : Magda Schneider et Karl Bohm. • • • Dans les trois films que Anne Heywood va tourner bientôt, elle aura pour partenaires trois vedettes de renommée internationale de trois pays idférents : de France, Daniel Gélin ; d'Italie, Folco Lulli ; d'Espagne, Jose Saurez. • • • Ginette Leclerc a fait parler d'elle — publicité involontaire ! — lorsqu'en tournant *Le Procès de Mary Dugan* à Alger elle reçut inopinément un projecteur sur le crâne. On assure que les dommages sont négligeables ...

MICHELE MORGAN au moment de son divorce avec Bill Marshall. Elle a réclamé la garde de son enfant Mike.

LESLIE CARON AU SOMMET DU TALENT

Les américains la surnomment "la petite gamine parisienne"

par **LOUISE GILBERT-SAUVAGE**

Correspondante du FILM à Hollywood.

Lorsque j'ai revu Leslie Caron, au cours d'un Forum de la Presse Etrangère, au Beverly Hilton, je fus frappée d'y retrouver, non pas la petite gamine un peu timide devant les journalistes, mais une jeune femme qui, sous son allure encore mutine, vous donne, dans sa conversation, l'effet de posséder beaucoup de pondération et d'équilibre La petite Leslie qui désire tant « vieillir » dans ses rôles, est toujours celle que les Américains surnommèrent avec amitié: « la petite gamine parisienne » ; mais elle s'est métamorphosée.

« A 'quoi cette métamorphose tient-elle ? » lui avons-nous demandé.

« J'aime et je suis aimée. J'ai fait un mariage très heureux, je suis devenue la maman d'un charmant bébé, je crois que mon mari, Peter Hall (directeur et producer de cinéma anglais) est l'homme le plus admirable de tout l'univers. Bien que notre rencontre parût être l'effet du hasard, j'ai compris aussitôt que rien de hasardeux ne pourrait désormais nous séparer ».

Voilà, Leslie is in love!... et, payée de retour — tout s'explique... Actuellement elle est à Londres, où elle vient de terminer *Doctor's Dilemna*, et doit attendre la naissance de son second enfant, en septembre prochain.

Lorsqu'elle vint à Hollywood, directement des Ballets de Roland Petit de Paris, dont elle faisait partie depuis l'âge de quinze ans, elle avoua que tout lui faisait peur. « Je craignais même mon ombre », fait-elle.

Ce fut Gene Kelly qui nous l'amena à Hollywood. Il avait remarqué cette jeune danseuse de 18 ans, voulut s'en faire une partenaire dans *American in Paris*. Elle y obtint tout de suite un succès qui ne fit que s'accentuer dans ses autres productions. Dans *Gigi*, elle eut le rôle qu'elle désirait depuis toujours. Et elle y est charmante. On se souvient d'elle dans *Lili, Daddy Long Legs, The Story of Three Loves, The Glass Slipper, Gaby*.

La petite fille au légendaire toupet surmontant un nez mutin a manifesté l'intention de ne plus danser à longueur du film, parce que, nous dit-elle, cet art épuisant était sur le point de ruiner sa santé. Les lauriers que son talent dramatique lui fait d'ailleurs cueillir aussi bien ici qu'en Europe, nous empêcheront de regretter un art où elle dansait comme une elfe. Elle espère aussi jouer plus souvent dans des films de court métrage, et tenir des rôles plus sérieux. Pourtant, nous l'aimons bien telle qu'elle

[*Lire la suite page 31*]

LESLIE CARON dans le rôle de "Gigi" telle que croquée par le célèbre photographe britannique Cecil Beaton.

Léopold Massiéra,
notre correspondant français, vous présente :

ROSSANO BRAZZI

Avec beaucoup de classe, le séduisant acteur italien Rossano Brazzi poursuit sa carrière en Amérique où il a été consacré grande vedette internationale par *Un certain sourire*.

Rossano Brazzi est un acteur complet, car il peut aussi bien évoluer sur une scène de théâtre que devant la caméra. De plus, il possède un charme latin indéniable et une personnalité très marquante.

Ce fort bel homme a tourné plus de cinquante films et joué plus de quatre-vingts pièces.

Il a vu le jour le 18 septembre 1916 à Bologne, une des cités les plus intellectuelles de la riante Italie.

Bénéficiant des universités de sa ville natale, dès son plus jeune âge, Rossano Brazzi décida d'embrasser la carrière d'homme de loi.

Pourtant, au cours de ses années d'études à la Faculté de Droit, il jugea opportun de consacrer son temps à trois activités bien distinctes : la chicane que lui enseignaient les meilleurs maîtres d'Italie, le sport sous toutes ses formes et, enfin, l'apprentissage de l'art dramatique.

Avant de devenir acteur, Rossano Brazzi acquit donc, outre ses connaissances en matière juridique, une maîtrise presque égale à celle d'un professionnel dans les sports les plus divers, notamment la boxe, le football et le tennis. D'ailleurs, il est toujours un grand sportif.

ROSSANO BRAZZI et CHRISTINE CARRERE dans "Un certain sourire".

Il fit ses débuts au théâtre à Florence dans une troupe d'essai composée de jeunes étudiants et d'acteurs novices. Ses brillantes qualités, alliées à son physique parfait, lui permirent d'obtenir rapidement un premier prix d'interprétation.

Sa première pièce à succès fut *La Casa* de Siro Angeli qu'il interpréta en 1938.

A cette occasion, il fit la connaissance d'une charmante débutante : Lydia Bertolina, qu'il devait épouser deux ans plus tard, exactement le 25 janvier 1940.

Il est à noter, car le fait est malheureusement rare pour un acteur, qu'après dix-huit ans de mariage, bien que le ménage n'eut jamais d'enfants à son grand regret, Rossano Brazzi et sa femme forment un couple très uni.

Pour se faire consacrer, les Français « montent » à Paris, suivant l'expression consacrée. Les Italiens, eux, vont à Rome.

Quand il arriva dans la ville éternelle, Rossano Brazzi était déjà en pleine possession de son talent. La chance lui sourit et il fut tout de suite engagé dans la troupe de la grande actrice Emma Grammatica, la première dame du théâtre italien.

La même année, il débuta à l'écran, auprès d'Ermete Zacconi, dans *Le Procès et la mort de Socrate*.

Fort judicieusement, Ermete Zacconi lui conseilla de ne pas abandonner les planches et de faire alterner le cinéma et le théâtre.

Rossano Brazzi suivit les conseils de son aîné et même encore de nos jours, malgré sa grande notoriété cinématographique, on peut le voir jouer une comédie après avoir tourné un film.

Aussi rapidement remarqué par les spectateurs des salles obscures que par les amateurs de théâtre, Rossano Brazzi devint très vite une grande vedette.

Pour le compte de la firme *Scalera*, il tourna vingt-cinq films en moins de trois ans, dont les plus connus sont : *Adio Kira* avec la belle Alida Valli, *La Tosca*, *Le pont de verre* et *Les Dix Commandements*.

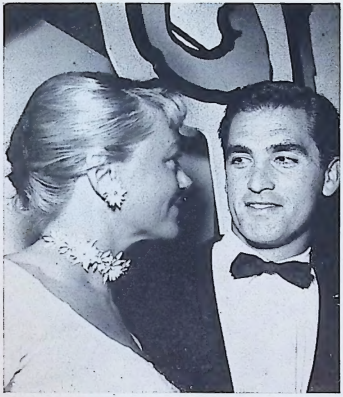
De 1945 à 1948, Rossano Brazzi continua à tourner sans arrêt dans les studios italiens. Ses plus grands succès furent : *Malia*, *L'Aigle Noir*, *La grande aurore*, *Le Diable blanc*, *Furia* avec Isa Pola et Gino Cervi, *Le Passeur* et *Le Rouge et le Noir*, ces deux films avec Valentina Cortese.

En 1949, remarqué par les Américains, Rossano Brazzi fut engagé par la Metro-Goldwyn-Mayer pour tourner *Little Women*.

On le vit également dans le "remake" des *Quatre Filles du Docteur March*, où il incarna le professeur Bhaer, auprès de June Allyson, Margaret O'Brien, Janet Leigh et une

[*Lire la suite page 31*]

QUE FONT-ILS ?
QUE FONT-ELLES ?



La pétillante JEAN SIMMONS ne semble nullement impressionnée par les propos que lui tient DEAN MARTIN. Mais qui peut se flatter de connaître la pensée véritable de ce minois énigmatique ?

Ci-contre : PERT DOROTHY MALONE, une des artistes les plus occupées de Hollywood, s'entretient avec JACQUES BERGERAC qui vient de décider de s'établir aux E.-U.

Ci-dessous : Un moment de détente avec JAMES STEWART, sa femme GLORIA, et HENRY FONDA dans un parc d'amusement de la côte du Pacifique.

Malgré leur famille nombreuse — six enfants — les DEAN MARTIN ne manquent jamais une occasion de se produire dans les salons et les réunions de Hollywood. Leur entrain les fait rechercher par la société mondaine.

Gare aux petits ennuis ce sont les plus corrosifs

Voici un récit dramatique — une de ces histoires qu'on n'oublie jamais. C'est une aventure réelle, vécue par un certain Robert Moore, habitant la localité de Maplewood, dans le Jersey.

« J'ai eu la plus grande leçon de ma vie en mars 1945. Une leçon apprise sous l'eau, à une profondeur de près de cent mètres, au large des côtes indo-chinoises. Je faisais partie de l'équipage du sous-marin « Baya » — nous étions quatre-vingt-huit hommes à bord. Nous avions repéré, par radar, un petit convoi japonais qui approchait de nous. Vers l'aube, nous plongeâmes pour passer à l'attaque. Par le périscope, je pus voir un destroyer japonais, un bateau-citerne, et un mouilleur de mines. Nous lâchâmes trois torpilles sur le destroyer, mais toutes manquèrent le but. Quelque chose avait dû se détraquer dans le mécanisme des torpilles. Le destroyer continuait sa route, sans se rendre compte qu'il avait été attaqué. Nous fûmes sur le point de nous occuper du dernier bâtiment, le mouilleur de mines, quand, tout à coup, celui-ci changea de cap et vint droit sur nous. (Un avion japonais nous avait repéré, sous soixante pieds d'eau, et lui avait communiqué par radio notre position.) Afin de nous mettre hors de la portée de leurs appareils de bombardement, nous descendîmes jusqu'à cent cinquante pieds et nous mîmes en état de défense contre les grenades sous-marines que le Jap allait certainement nous envoyer. Nous placâmes des verrous supplémentaires à l'intérieur des panneaux d'écoutille et, pour rendre notre sous-marin complètement silencieux, nous arrêtâmes les ventilateurs, le système de réfrigération et tous les appareils électriques.

Trois minutes plus tard, l'enfer se déchaîna. Six grenades sous-marines explosèrent tout autour de nous et poussèrent notre bâtiment jusqu'au fond de l'océan — à une profondeur de 276 pieds. Nous fûmes terrifiés. Toute attaque à une profondeur inférieure à mille pieds est dangereuse — à moins de cinq cents pieds, elle est presque toujours fatale. Et nous subissions cette attaque alors que nous avions, au-dessus de nous, juste un peu plus de la moitié de cette épaisseur d'eau — au point de vue de notre sécurité, nous étions dans l'eau à peu près jusqu'aux genoux. Durant quinze heures, le mouilleur de mines continuait inlassablement à lâcher ses grenades sous-marines. Or, il suffit qu'une de ces grenades explose à moins de dix-sept pieds d'un sous-marin pour ouvrir une brèche dans sa coque. Et des chapelets de grenades firent explosion à moins de cinquante pieds de notre bateau. On nous donna l'ordre de nous allonger dans nos couchettes et d'y rester sans bouger. J'étais tellement angoissé que je pouvais à peine respirer. « Nous sommes fichus, me disais-je sans cesse, cette fois, nous sommes fichus ». Comme nous avions arrêté les ventilateurs et le système de réfrigération, la température à l'intérieur du sous-marin atteignait presque 40 degrés ; mais la peur me glaçait à un tel point que, finalement, je fus obligé de mettre un pull-over et une veste doublée de fourrure ; et cependant, je tremblais encore de froid. Je claquais des dents, j'étais couvert d'une sueur froide, poisseuse. Au bout de quinze heures, l'attaque cessa brusquement. Le Jap devait avoir épuisé sa provision de grenades sous-marines, et vraisemblablement, il était parti. Mais ces quinze heures m'avaient paru autant de siècles. Toute ma vie avait passé et repassé devant mes yeux. Je m'étais rappelé toutes mes mauvaises actions, et aussi toutes les bagatelles, les futilités absurdes qui m'avaient tant tracassé. Avant ma mobilisation, j'avais été employé de banque. Je me lamentais alors sur la durée du travail, le salaire trop maigre, les possibilités d'avancement vraiment trop limitées. Je me tourmentais parce que je n'arrivais pas à acheter la petite maison dont je rêvais, ni une nouvelle voiture pour remplacer la mienne très fatiguée, ni les belles robes et les manteaux que j'aurais tant voulu offrir à ma femme. Comme j'avais détesté mon patron, ce vieillard toujours hargneux et mécontent ! Je me souvenais des soirées maussades où, rentrant à la maison fatigué et de mauvaise humeur, je profitais du moindre prétexte pour me disputer avec ma femme. Je m'étais même tourmenté à cause d'une cicatrice au front — une coupure assez vilaine provenant d'un accident d'automobile.

Comme tous ces tracas et ces ennuis m'avaient paru importants à cette époque-là ! Et combien ils semblaient ridicules maintenant que les grenades sous-marines pouvaient, à tout instant, m'expédier tout droit au ciel ! Ce fut à ce moment-là que je me jurai — si, toutefois, je devais revoir encore le soleil et les étoiles — de ne plus jamais me tracasser. Plus jamais ! Durant ces quinze heures épouvantables, enfermé dans ce cercueil d'acier, j'ai appris plus en ce qui concerne l'art de vivre, que je n'avais pu apprendre en étudiant pendant quatre ans à l'Université de Syracuse ».

Souvent, un homme fera courageusement face aux grandes catastrophes de la vie — pour permettre ensuite aux bagatelles, aux « coups d'épingle » de l'abattre. L'amiral Byrd eut l'occasion de constater cette particularité du caractère humain lors de son expédition au pôle sud — dans le froid glacial de la nuit polaire, ses hommes se préoccupaient bien plus des « coups d'épingle » que de choses vraiment importantes. Ils supportaient, sans jamais se plaindre, les dangers, les épreuves, le froid impitoyable — souvent, le thermomètre descendit à 45 degrés au-dessous de zéro. « Mais, relate Byrd, j'ai vu deux de mes hommes qui partageaient la même couchette ne plus s'adresser la parole parce que chacun soupçonnait l'autre de faire déborder son paquetage de quelques centimètres sur l'espace réservé à ses propres affaires ; et je me souviens d'un matelot qui refusait de manger s'il ne trouvait pas, dans le réfectoire, une place où il ne voyait pas un de ses camarades, membre d'une secte religieuse quelque peu singulière, qui mâchait chaque bouchée vingt-huit fois avant de l'avaler.

Dans un campement polaire, des bagatelles de ce genre peuvent pousser même des hommes très disciplinés jusqu'au bord de la démence ».

Il aurait pu ajouter que, dans un ménage, des « bagatelles de ce genre » poussent également les époux jusqu'au bord de la démence et provoquent

« cinquante pour cent des malheurs dans le monde ».

C'est tout au moins ce que disent les experts ès naufrages conjugaux. Par exemple, le juge Joseph Sabbath de Chicago, qui, au cours de sa longue carrière, a vu défiler dans son « Cabinet des conciliations » environ quarante mille couples désireux de divorcer, déclare : « Presque toujours, ce sont des futilités que l'on trouve à la base des dissensions conjugales ». Et Frank Hogan, procureur général du comté de New-York, va même plus loin : « Au moins cinquante pour cent des affaires jugées par nos tribunaux criminels naissent de faits insignifiants. La forfanterie, la vantardise de certains piliers de cabaret, les scènes de ménage, une remarque injurieuse, une parole blessante, un geste brutal — voilà quelques-unes des bagatelles qui conduisent tant d'hommes au banc d'infamie, accusés de coups et blessures ou même de meurtre. Je n'ai rencontré que très rarement des individus vraiment méchants, tarés, cruels. Ce sont les égratignures de notre fierté, les petites vexations, les « piques » lancées à notre vanité qui sont responsables de la moitié de nos maux ».

Au début de son mariage, Eleanor Roosevelt « se tourmentait pendant des semaines parce que son nouveau cuisinier avait raté un plat ». Si la même chose se produisait aujourd'hui, dit-elle je hausserais les épaules et n'y penserais plus. Bravo ! — Voilà ce que j'appelle se conduire en adulte au point de vue émotif. Mais tout le monde n'a pas autant de sagesse. Je me souviens d'un dîner auquel nous assistions, ma femme et moi, chez un de nos amis. Notre hôte, en découpant le rôti, eut le malheur de commettre je ne sais quelle maladresse insignifiante — pour ma part, je ne m'en étais pas même aperçu, et, de toute façon, je n'y aurais attaché aucune importance. Mais sa femme l'avait remarqué et, — pour employer une expression imagée — elle lui sauta littéralement à la gorge, devant tous les invités. « Est-ce que tu ne vas pas apprendre à découper convenablement ! — Puis, se tournant vers nous, elle crut nécessaire d'ajouter : « Il ne fait que des bêtises et tout ça parce qu'il ne veut pas se donner le mal d'essayer ». Peut-être, en effet, mon pauvre ami n'essayait-il guère d'apprendre à découper un rôti ; par exemple, je lui tire mon chapeau pour la patience dont il fait preuve depuis vingt ans en essayant de vivre avec cette femme. J'avoue que j'aimerais infiniment mieux manger des saucisses chaudes dans une atmosphère paisible, que de dîner d'un canard à l'orange et d'être obligé d'écouter les récriminations acerbes de cette mégère.

Quelques jors plus tard, ce fut notre tour d'inviter quelques amis. Or, un quart d'heure à peine avant leur arrivée, ma femme découvrit avec horreur que trois des serviettes de table n'étaient pas assorties à la nappe !

— Je me précipitai dans la cuisine, me raconta-t-elle plus tard, et constatai que les trois serviettes manquantes étaient au blanchissage. Les invités allaient arriver d'une minute à l'autre, je n'avais donc plus le temps de refaire la table. Tout d'abord, j'aurais pu pleurer de rage. Je n'eus qu'une idée — si l'on peut appeler cela une idée — : pourquoi faut-il que cette erreur stupide se soit produite juste maintenant. Ma soirée sera gâchée. Puis, tout à coup, je me dis : « Mais, au fond, pourquoi serait-elle gâchée ? » Je revins au salon, résolue de passer une soirée agréable. Et, en effet, je n'eus aucun mal à y parvenir. J'aimais encore mieux passer, auprès de nos amis, pour une ménagère négligente que d'être considérée comme une femme nerveuse et acariâtre. De toute façon, autant que j'ai pu voir, personne ne s'aperçut qu'il y avait plusieurs serviettes non assorties à la nappe ».

Un vieil adage juridique dit : De minimis non curat lex — la loi ne s'occupe pas de vétilles. Et c'est exactement ce que nous devrions faire — si nous tenons à notre tranquillité d'esprit.

•

Souvent, il suffit, pour mettre fin à l'irritation causée par une futilité quelconque, de considérer la raison de notre ennui d'un point de vue différent et moins délaisant. Mon vieil ami Homer Croy, auteur d'un douzaine de romans, m'a donné un excellent exemple pour illustrer cette méthode. Lorsqu'il travaillait à ses livres, dans son appartement de New-York, le bruit que faisait la vapeur dans ses radiateurs le rendait souvent presque fou d'énervement et l'empêchait d'écrire. « Or, raconte-t-il, un jour, je partis avec quelques confrères pour faire du camping. Comme le soir venu, j'écoutais craquer les branches sèches dans le beau feu que nous avions allumé, je m'aperçus soudain que ce bruit plaisant ressemblait étrangement à celui de la vapeur dans mes radiateurs. Pourquoi donc aimais-je l'un et détestais-je l'autre ? Je décidai de ne plus m'énerver à cause de ce bruit, et, à ma grande surprise, je n'eus aucun mal à y arriver. Pendant quelques jours, je me rendais encore vaguement compte que quelque chose se passait dans mes radiateurs ; puis, je n'y pensais même plus ».

C'est ce qui se passe pour la plupart de nos petits tracas. Nous sortons de nos gonds, tout simplement parce que nous en exagérons l'importance...

Disraéli a dit : « La vie est trop brève pour s'occuper de petites choses. » Cela paraît évident, mais même un homme aussi exceptionnel que Rudyard Kipling oubliait parfois cette vérité. Le résultat de cet oubli ? Un procès qui passionna tout le comté de Vermont, une véritable guerre judiciaire entre Kipling et son beau-frère. L'histoire est si typique qu'elle mérite d'être rapportée ici.

Après son mariage avec Caroline Balestier, Kipling fit construire une jolie demeure à Brattleboro (Comté de Vermont), et s'y installa, bien décidé à y passer le reste de sa vie. Son beau-frère, Beatty Balestier, devint son meilleur ami. Ils travaillaient, chassaient et se promenaient ensemble. Puis Kipling acheta une prairie faisant partie de la propriété de son beau-frère, avec la réserve que celui-ci conservait le droit d'y couper le foin chaque été. Or, un beau jour, Balestier vit Kipling occupé à planter des parterres de fleurs dans cette prairie. Son sang ne fit qu'un tour, il se mit à hurler, oubliant toute mesure, et Kipling, sortant de ses gonds, rendit injure pour injure. Des nuages menaçants se rassemblèrent au-dessus de ce coin autrefois si paisible du comté de Vermont.

Quelques jours plus tard, comme Kipling partait se promener à bicyclette, son beau-frère poussa brusquement un lourd chariot attelé de deux chevaux de labour en travers la route, forçant Kipling de se jeter dans le fossé. Et Kipling — l'homme qui avait écrit : « Si vous êtes capable de garder votre sang-froid cependant que, tout autour de vous, tous perdent la tête et vous reprochent votre calme, alors, vous êtes un homme » — Kipling perdit son sang-froid au point de demander sous la foi du serment, l'arrestation immédiate de Balestier. Il s'en suivit un procès retentissant. La nouvelle fit le tour du monde, les journalistes affluèrent dans la petite ville. Finalement, le juge renvoya les deux hommes dos à dos. Mais cette dispute amena Kipling et sa femme à abandonner leur résidence américaine ; plus jamais, ils n'y mirent les pieds. Tant d'amertume, de haine, de tracas, pour une cause aussi insignifiante, une bagatelle — un chargement de foin !

Déjà Périclès a dit, il y a de cela vingt-cinq siècles : Allons, messieurs, nous nous attardons trop sur les futilités ! Et c'est ce que nous faisons, en effet.

DALE CARNEGIE.

Nouvelles et Anecdotes

Jeanne Moreau joue le rôle de Jeanne Moreau dans "Les Quatre cents coups"

Jeanne Moreau a répondu récemment à quelques questions indiscrètes. Nous avons appris ainsi que la vedette des *Amants*, n'aimait rien tant que le lapin, les cuisses de grenouilles et les crabes, les profiteroles au chocolat, les bons vins de Bourgogne et de Bordeaux. Nous savons que la qualité qu'elle apprécie le plus chez un homme est la générosité et que le défaut qu'elle ne lui pardonne pas est la vulgarité ; qu'elle se reconnaît, comme qualités propres, la droiture, la continuité dans l'enthousiasme, la sincérité et comme défauts l'indécision, la gourmandise et la curiosité.

Lancement sensationnel de films italiens à Madrid

La police a dû intervenir à plusieurs reprises, à Madrid, pour soustraire à l'enthousiasme . . . débordant des « fans » du cinéma italien Federico Fellini et Giulietta Masina, qui ont failli être étouffés. Le metteur en scène et la vedette se trouvaient dans la capitale espagnole pour recevoir les prix décernés par la revue cinématographique « Triumfo ». D'après un referendum auprès de ses lecteurs, cette publi-

cation, très populaire en Espagne, leur a attribué les trophées destinés au meilleur metteur en scène et à la meilleure interprète étrangers de l'an dernier.

Ingrid Bergman sera Anna Karenine

Ingrid Bergman, après Greta Garbo et Vivien Leigh, sera bientôt Anna Karenine, dont elle va interpréter le drame sur scène à Broadway, dans une mise en scène dirigée par Gregory Ratoff. Elle y aura certainement le meilleur accueil, si l'on en juge par la popularité qu'elle est en train de reconquérir aux Etats-Unis. Sa rupture avec Rossellini lui donne, en effet, aux yeux du public américain le rôle d'une pauvre femme indignement abandonnée, et tout le passé se trouve, d'un coup, effacé. Le pauvre Rossellini, quant à lui, est arrivé au Brésil, où il pense réaliser une adaptation de l'étonnante *Géographie de la Faim*, de Josué de Castro.

Le pape Jean XXIII a été l'inspirateur de la "Messe du Cinéma" de Venise

La nouvelle de l'élection du cardinal Angelo Giuseppe Roncalli à la chaire de St-Pierre a été accueillie avec une satisfaction toute particulière dans les milieux cinématographiques. Dirigeants, producteurs et artistes, techniciens et autres travailleurs du cinéma italien, réunis à Venise à l'occasion de la XIXe Exposition Internationale d'Art Cinématographique, ainsi que de nombreux cinéastes étrangers, n'ont point oublié les paroles éclairées que leur adressa le Patriarche de Venise, lors de la Messe solennelle du Cinéma.

« L'Eglise considère à la fois avec réserve et confiance toutes les expressions de l'activité humaine. Elle a assisté aux premiers pas du cinéma et les a jugés avec bienveillance ; et elle a souhaité que le septième art accomplisse de bons progrès, faisant toujours preuve de patience et de clairvoyance. L'impression d'une bande cinématographique, elle-même, peut avoir lieu sous la poussée de l'esprit, qui discipline et oriente les sentiments et les passions ; ou sous la poussée violente et désordonnée de forces dont le déchaînement n'a jamais entraîné que des ruines, des larmes et du sang . . . Puissiez-vous, dans votre effort et dans votre désir d'améliorer la production cinématograhique et de la répandre dans le monde, vous inspirer toujours de ce qui est noble et juste, utile et bon pour tous » . . .

La Marilyn Monroe 1920, Louise Brooks, vit toujours

Les habitués des ciné-clubs sont, tous, ne serait-ce que pendant cinq minutes, tombés amoureux d'une fascinante petite créature qui, vers les années 20, était la Marilyn Monroe du « muet ». Elle portait une frange noire retombant sur des yeux de petite renarde et nez retroussé au-dessus d'une petite bouche triste. Elle s'appelait Louise Brooks et fut notamment la « Loulou » de Pabst. Elle vit à Rochester, près de New-York, et y travaille à un livre, « Femmes de films », qui sera publiés prochainement. Elle y parle de Greta Garbo, Lilian Gish . . . et d'elle.

CHARLES BOYER et MAURICE CHEVALIER boivent au succès du film de la Paramount "The Buccaneer" qui fit, dans sa première version en 1930, la renommée internationale du grand chanteur. Aujourd'hui on retrouve dans ce film, en plus de Charles Boyer, Yul Brynner, Claire Bloom, Charlton Heston et Inger Stevens.

Connaissez-vous?...

ZIZI JEANMAIRE

Tout d'abord parce qu'il a écrit pour elle le rôle merveilleux de «GUINGUETTE» dans le film qui porte ce titre. Et aussi, parce que dès que ZIZI apparaît, il est difficile de ne pas penser à Mistinguett.

Comme Miss, ZIZI est une parisienne 100%, spirituelle et gentille, spontanée, inimitable.

Elle est née à l'ombre du Sacré Coeur le 24 avril 1924, et lorsqu'elle s'est mariée, elle a uni sa vie à Roland Petit, un autre parisien qui naquit, lui, près des Halles.

ZIZI, qui s'appelait alors Renée commença à étudier la chorégraphie dès sa sixième année, puis elle fut danseuse pendant huit ans à l'Opéra de Paris avant d'entrer dans le corps des Ballets de Monte-Carlo dont Serge Lifar était l'animateur. C'est dans cette troupe qu'elle connut son premier succès en créant *Aurade*, ballet conçu spécialement pour elle. Après un court stage aux *Ballets Russes* du Colonel de Basil, elle entra enfin, dans la compagnie de Roland Petit qu'il venait de fonder sous le nom de *Ballets de Paris*. Elle créa alors *Que le diable l'emporte* et surtout *Carmen* dont la première eut lieu à Londres et obtint ce soir-là, trente rappels après le baisser du rideau.

Après avoir interprété à Londres, pendant plus de six mois ce ballet tant discuté, Renée (ZIZI) Jeanmaire présenta *Carmen* en France, aux Etats-Unis et au Canada. *La Croqueuse de diamants*, nouveau ballet de Roland Petit, créé à Paris et présenté également en Amérique, obtint un succès plus triomphal encore.

Samuel Goldwyn qui avait assisté à ce dernier spectacle à Los Angeles engagea aussitôt Zizi Jeanmaire pour être la partenaire de Danny Kaye dans *Hans Christian et la Danseuse* (chorégraphie de Roland Petit). Après ce film, Zizi Jeanmaire en tourna un second, à Hollywood: *Quadrille d'Amour* (*Anything Goes*) dont Bing Crosby est la vedette masculine. Elle fut ensuite la partenaire d'Eddie Constantine dans *Folies Bergères* d'Henri Decoin, premier film qu'elle ait tourné en France.

Depuis elle a triomphé à la tête des *Ballets de Paris* dans tous les Etats-Unis, avant de revenir en France tourner un film écrit à ses mesures: GUINGUETTE que dirige Jean Delanoy.

C'est ainsi qu'on voyait ZIZI dans le film intitulé "Charmants Garçons".

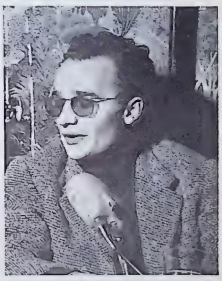
CLAUDE-BERNARD AUBERT

Claude-Bernard Aubert, vient d'entreprendre la réalisation dans les studios parisiens de *Les tripes au Soleil*. C'est son second film, après *Patrouille de Choc* et déjà, ce jeune réalisateur songe au suivant: *Pour une Poignée de Sel*, dont il a écrit le scénario et les dialogues dont il assurera la mise en scène. Il est ce qu'il est convenu d'appeler un «auteur complet», même s'il pense que l'auteur d'un scénario n'est pas l'homme qui écrit une histoire, mais l'événement qui l'inspire.

Claude-Bernard Aubert est venu au cinéma parce qu'il avait quelque chose à dire. «Comme j'étais incapable de mettre ce que je voulais dire dans un livre, comme je ne me sentais pas la vocation d'écrivain, j'ai trouvé qu'il était plus facile de récréer le monde avec des images qu'avec des mots. C'est moins fatigant. Et comme je suis un garçon paresseux...» ajoute-t-il avec le sourire. Ce n'est pas une boutade. Claude-Bernard Aubert, en tout cas, dit fort bien ce qu'il a à dire, même s'il ne recule pas devant les images violentes, même s'il n'hésite pas devant les mots cruels. Il veut d'abord être un témoin. Son premier film *Patrouille de Choc*, témoignage sur la guerre, connut bien des vicissitudes avant d'être présenté sur les écrans. Aubert se refusait à travestir la vérité. A cet égard, il croit au rôle prépondérant de l'image. Toute l'horreur et toute la misère du monde peuvent être contenues dans une seule image et c'est là, tout le privilège et toute la noblesse du cinéma, dont le rôle social lui paraît essentiel: le cinéma touche la masse beaucoup plus qu'aucun autre témoignage, écrit ou parlé.

Au demeurant, Claude-Bernard Aubert a du cinéma une conception particulière. Pour lui, le scénario n'a qu'une importance relative, du moins demande-t-il, pour faire un film, autre chose qu'un scénario: une «matière». Ainsi, dit-il, dans *Patrouille de Choc*, le véritable auteur du scénario, c'est la guerre.

Ce film qui retrace l'aventure poignante d'un petit groupe d'hommes cernés au fond de la brousse indochinoise, obtint le Premier Grand Prix au Référendum de Vichy 1957. Il est présenté cette année, dans la Sélection Française, au Festival International du Film de San Francisco.



Un instantané de CLAUDE-BERNARD AUBERT.

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD

Tuyau

Tony Curtis vient de recevoir la mention annuelle d'acteur le plus affable pour la presse ». Il semble aussi posséder le secret de rendre sa femme heureuse. Du moins voici ce qu'il propose à ses congénères. « Ne pas se borner aux cadeaux qu'on fait aux dates traditionnelles, car le dicton est toujours vrai : les petits riens entretiennent l'amitié ». Ils font sûrement plaisir à une femme, et celle de Tony, Janet Leigh nous dit : c'est merveilleux de se savoir aimée... Tony, dit-elle, semble surveiller l'énoncé de mes désirs et il lui arrive de me combler de trois ou quatre choses qui me faisaient envie, à la fois. Et Tony reprend : je suis un impulsif lorsqu'il s'agit de cadeaux à offrir. Si vous croyez que quelqu'un mérite un compliment ou un don, pourquoi ne pas le lui offrir sans tarder, pendant qu'il peut en jouir le mieux ».

Stimulant

Le studio M.-G.-M. a formé le projet d'unir Frank Sinatra et Ava Gardner dans un prochain film. Les répétitions pourraient en voir de toutes les couleurs, mais elles ne manqueront pas d'intérêt.

Moyen magique

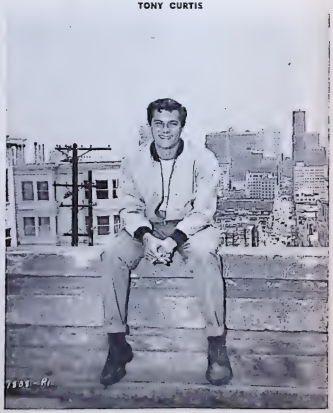
Je ne me suis jamais sentie plus heureuse, et n'ai jamais travaillé plus fort, me dit Barbara Rush après une scène de *The Philadelphian*, à Warner Bros. « Je préfère travailler "ad libitum" (free lance) parce que j'aime ma liberté. Je ne désire aucunement jouer dans une production où vous vous trouvez en proie à quelque monstre d'une autre planète. La charmante vedette se prépare à partir pour son prochain rôle à Broadway. « J'ai appris qu'en étant honnête avec soi-même, on ne peut se tromper. Par exemple, il m'est nécessaire de m'abstenir de friandises pour ne pas prendre de l'embonpoint ; rien ne sert de tricher, si l'on ne veut pas être perdant... » Grande, élégante, Barbara Rush est née à Denver, Colorado. Ses dix premières années s'écoulèrent à voyager avec ses parents. Son père, avocat d'une compagnie minière amenait sa famille dans ses pérégrinations. Il s'établit enfin à Santa Barbara, Calif., où Barbara fit toutes ses études et se spécialisa en art dramatique. Un jour ce fut le contrat avec la Pasadena Playhouse, où tant de futures vedettes ont reçu leurs parchemins, puis le succès que l'on sait. Passionnée des arts, elle excelle dans celui de la peinture. Les divers dialectes lui sont des sujets d'études dans quelques-uns de ses moments de loisir.

Nouvelles de partout

Le magasin Sacks de Beverly Hills a choisi les couleurs de ses vedettes favorites comme thème printanier de ses vitrines : rose pour Dinah Shore, bleu pour Lucille Ball,

EVA MARIE SAINT

TONY CURTIS



blanc et or pour Doris Day ; Ingrid Bergman, bleu suède ; Tony Curtis et Janet Leigh, argent ; lavande pour Kim Novak. — Une compagnie de bois de charpente allait acheter une montagne, panorama principal d'un village de l'Etat de New-York et projetait de détruire le site merveilleux, au désarroi des habitants. Kruger eut vent de la chose et s'empressa d'acheter la montagne sous le nez de ladite compagnie. Il s'y fit construire au sommet, une maison d'été où il va se reposer au cours de ses vacances annuelles.

Voleur de scènes

Il n'est pas aisé de détourner l'attention des auditoires d'une vedette comme Gary Cooper. Seuls les enfants, ces voleurs de scènes, peuvent s'approprier ce droit. C'est bien ce qui s'est produit dans une scène de *The Hanging Tree* au cours de laquelle Cooper, dans le rôle de médecin, examinait la petite actrice de trois ans, Terrill Douglas. Aussitôt l'examen terminé, la délicieuse patiente entoura spontanément de ses petits bras, le cou de son Samaritain et lui donna un baiser retentissant. On jugea la scène trop belle pour la couper, et Cooper, ensorcelé, offrit des bonbons à l'enfant.

Expérience

"There is no business like show business", et il ne se trouve, au cinéma, d'expérience comparable à celle de monter un chameau. C'est le verdict que rend Rosalind Russell, grande vedette du théâtre et de l'écran, qui fit sa première rencontre avec un chameau au cours du filmage de *Auntie Mame*. Miss Russell, écuyère experte, qui a maintes fois dirigé sa monture en des sauts de haies, tient pour une aventure hasardeuse, le seul fait de monter un chameau. « Tout d'abord », raconte-t-elle, « le chameau est maintenu en place par l'entraîneur. Puis il se met à monter sur ses pattes, commençant par celles de derrière, ce qui vous met dans une position pour le moins inconfortable, soit à un angle de 45 degrés. Soudain, il redresse les pattes de devant, et vous voilà violemment renversée en arrière. Le balancement d'un chameau est complètement différent de celui de n'importe quel cheval que j'ai jusqu'ici monté ». Il ressemble au mouvement d'un navire à la merci des hautes mers ». Hollywood érige actuellement une statue temporaire de 60 pieds de Roz en costume "Auntie Mame", au boulevard célèbre.

Quand le métier rentre

Bob Wagner nous apprend que sa femme, Natalie Wood, est fort inquiète depuis qu'il a perdu quinze livres à s'efforcer de chanter décemment cinq ballades avec Bing Crosby, et à répéter les numéros de danse dans *Say One for Me*. Incidemment, Bing chante trois numéros avec Debbie Reynolds, dans ce film.

Dans les coulisses

Robert Taylor part pour l'Europe où il fera *House of the Seven Flies* que le producer David Rose monte en Hollande et en Angleterre, d'après une série parue dans le

LOUIS JOURDAN

CAROLYN JONES

Saturday Evening Post. — Audrey Hepburn écrit qu'elle et son mari, Mel Ferrer désirent s'attarder à respirer l'air pur et vif de la Suisse avant de se rendre au Mexique pour un nouveau film. Mel, nous dit-elle, prendra quelques leçons de ski, pendant que je flânerai simplement, car on me défend cet exercice risqué, puisque mes films prochains sont alignés si drus ».

Premier ordre

La production *The Hanging Tree* est un film de *débuts*. C'est la première fois que Gary Cooper remplit le rôle de docteur. C'est le premier rôle type "western" que la vedette dramatique européenne, Maria Schell tiendra. C'est aussi le premier film où les jeunes Martin Jurov et Richard Shepherd deviennent producteurs. C'est également le premier livre de l'auteur Dorothy M. Johnson à être filmé. Nimbé de tous ces « premiers pas », espérons que l'histoire sera classée « bonne première » auprès des audiences et de la critique.

Métamorphose

Dans son prochain film, *North by Northwest*, Eva Marie Saint ne personnifie plus la simple petite femme de ses premières oeuvres à l'écran. Cette fois, d'après les quelques scènes entrevues, elle a évolué — sex-appeal, intelligence et beaucoup d'attrait, moins retirée en elle-même manifestant une personnalité se projetant à l'extérieur. Je lui ai demandé : vous sentez-vous une autre personne, dans vos nouveaux personnages ? « Je ne m'en aperçois pas dans ma vie privée, bien que je sois parfaitement dans l'idée de l'auteur lorsqu'il s'agit de rentrer sous la peau de son héroïne. Autrement, je ne serais pas sincère, et au théâtre, cette qualité est primordiale au succès ». Eva était une belle actrice, sa versatilité est un atout de plus à son talent.

Poussière d'étoiles

M.-G.-M. vient de signer le chorégraphe Marc Wilder pour un numéro spécial de danse avec Myrna Hansen, dans *Ask Any Girl* dont la production est maintenant en cours à ce studio, avec David Niven, Shirley MacLaine et Gig Young en premiers rôles. — Louis Jourdan, Jennifer Jones David Selznick, actuellement en Suisse, font des plans pour leur prochain film *Tender is the Night*. — Lorsqu'il sortira des rangs de l'armée, Elvis Presley est déjà retenu pour deux films, le premier sous la direction de Hal Wallis, *Rodeo*, et le second à 20th Century-Fox. — Dans *The Philadelphian*, Barbara Rush porte un costume évalué à $25,000. Sa garde-robe, dans ce film, se compose de vingt-trois différentes toilettes.

Sang bleu

Dans le film *John Paul Jones* se trouvent deux fils de la noblesse européenne. Antonio Satorious, dont le titre est celui de marquis de Cabeza de Vaca, et le prince Wonny Hohenlohe. Ce sont deux athlètes qui figurèrent dans les championnats de l'Olympiade. Dans le film, ils sont "stuntmen" (doubles des vedettes dans les scènes périlleuses).

Rôle convoité

Debbie Reynolds dit aux amis son ambition de jouer le rôle de Mary Pickford le jour où quelque studio filmerait la vie de l'American sweetheart des films silencieux. Si cela vous intéresse, Tony Perkins remplissait le rôle de gardien d'enfants (baby sitter) lorsqu'il travaillait pour gagner ses cours.

Maurice et ses co-vedettes

Maurice Chevalier, en vacances à Paris depuis son film *Count Your Blessings* à M.-G.-M., a signé un contrat de représentations à Chicago en avril. L'habile vedette française nous a appris avant son départ l'idée qu'il a conçue pour son prochain album de chansons. C'est une dédication qui lui remémorera les charmantes étoiles avec lesquelles il a joué dans ses productions musicales. Parmi les honorées : Jeanette Mac Donald, Claudette Colbert, Marlene Dietrich, Audrey Hepburn, Leslie Caron, Deborah Kerr . . . Elsie Janis et Sophie Tucker, du théâtre proprement dit, seraient aussi du nombre. Chevalier sera à Hollywood pour la présentation des « oscars » de l'Académie en mars.

Voyageuse

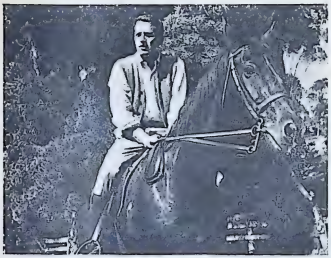
Deborah Kerr sera grande voyageuse, d'après le programme qu'elle aura à remplir en 1959. Elle sera l'étoile de *Sundowners*, film qui sera tourné en Australie. Suivra, *The Big Divide*, histoire dramatique raciale filmée entièrement à Johannesburg, Afrique du Sud.

L. G.-S.

DEBBIE REYNOLDS et sa fillette, CARRIE.

BARBARA RUSH et VINCENT SHERMAN.

Sur les écrans français et américains



PAUL NEWMAN, vedette du film "The Philadelphian" tourné dans les studios de Warner Bros.

Une scène du film "Pourquoi viens-tu si tard ?" dans lequel Michèle Morgan et Henri Vidal prennent la vedette.

Deux jeunes acteurs pleins de promesse, GERARD BLAIN et JEAN-CLAUDE BRIALY, dans une scène du film "Les Cousins".

YUL BRYNNER tient le rôle de Jean Lafitte, le célèbre pirate, et CHARLES BOYER, celui de Dominique You dans le film "The Buccaneer".

"Never Steal Anything Small", le dernier film de Universal, relate l'histoire d'une vaste entreprise d'escroquerie parmi les débardeurs.

"Madame et son auto", une fort spirituelle comédie, donne la vedette à l'exquise actrice française Sophie Desmarets.

Notre roman d'amour

SOEURS D'UN SOIR

par Dominique Renouard

QUAND, à quatre heures de l'après-midi, Denise se réveilla, elle sauta de son lit, courut à la fenêtre, l'ouvrit. Elle crut continuer à rêver. Une lumière blanche, ardente, irréelle, tombant à flots du ciel incandescent, pénétra dans la chambre.

Alors la réalité revint à la jeune femme. Partis de bon matin de Constantine, elle et son mari étaient, trois heures plus tôt, arrivés à l'oasis de Touggourt. Ils avaient, après les plaines vertes du Nord Algérien, franchi les gorges d'El Kantara, les portes du Sud, et la caresse inconnue de souffles d'air chaud avait aussitôt enfiévré leurs visages.

Ce voyage qui était officiellement un voyage d'inspection de son mari, haut fonctionnaire de l'Union Française, se trouvait en réalité être presque un voyage de noces, puisque, mariés trois mois plus tôt, ils avaient juste passé quelques jours seuls dans la propriété des parents de Denise, près de Fontainebleau.

Ah ! puisse-t-il, ce voyage, se prolonger sans fin !

— Michel ! s'écria-t-elle soudain, incapable de contenir plus longtemps sa joie, sa ferveur d'aimer, son naïf enthousiasme, Michel ! Que c'est beau ! Nous sommes juste devant le désert ! C'est grand comme la mer ! Dépêche-toi ! Lève-toi ! Il faut que nous fassions tout de suite une belle promenade !

Jamais Michel ne s'était montré si tendre. Jamais Denise ne s'était montrée si confiante. Elle se devinait grandie, raisonnable, fière de comprendre ce mari si savant, si intelligent, sûre de son pouvoir. Il lui parlait d'avenir. Elle s'enhardissait à lui donner des conseils qu'il écoutait en souriant et qu'il voulait bien discuter.

— Ce soir, dit-il, et demain matin, je prends contact avec mes collègues ; j'ai de multiples rendez-vous. A midi, nous partirons pour l'oasis d'Ouargla, cette fois-ci, en voiture, par la piste, en plein désert. Nous y resterons deux jours et nous reviendrons vers la côte sans nous presser, par Ghardaïa et Alger. Mais avant tout, en rentrant, il faut que je demande la communication téléphonique, justement avec Alger, pour prendre les instructions du préfet.

Quand ils eurent franchi l'avenue où d'immenses palmiers montaient une garde immobile, avant de pénétrer dans le hall illuminé, Denise arrêta son mari :

— Chéri, pardonne-moi !

— Te pardonner ? Et quoi ?

— J'ai été stupide. J'ai empêché ta belle promenade.

Il la prit aux épaules, tâchant de mieux voir dans la pénombre le petit visage clair levé vers lui :

— Et tu n'as rien d'autre à te reprocher ?

Elle répondit naïvement :

— Non, Michel !

— Tu es adorable. Embrasse-moi !

Il l'embrassa sur les lèvres avec tendresse, presque avec respect. Peut-être étouffait-il un soupir. Puis se redressant :

— Pendant que tu t'habilleras, je vais demander la préfecture.

Mais ils furent obligés de s'attarder, car le hall était plein de monde. Des voyageurs étaient arrivés en voiture, des « fournées » de « voyages organisés » en car Tumulte. Brouhaha. Devant la cabine téléphonique, une femme de haute taille parlait au gérant. Même vue de dos, Denise trouva tout de suite grand air à cette inconnue qui portait le costume des touristes élégantes des oasis : la veste courte, le « sarouël », pantalon de crêpe léger, retombant jusqu'aux pieds en mille plis bouffants, le voile blanc drapé à l'orientale autour de la tête.

Comme Michel s'approchait, la voyageuse se retourna :

— Michel !

— Juliette !

Deux paroles. Deux noms. L'espace d'un éclair. Il sembla à Denise que tout l'univers disparaissait dans un trou noir, qu'un cercle magique emprisonnait, seuls survivants dans une lumière aveuglante, elle, Michel, l'inconnue.

Déjà Michel, avec une parfaite maîtrise, présentait :

— Madame Denise de Brunoy, ma femme. Madame Juliette Belmont, le reporter bien connu.

Un regard. Les deux femmes se sont jugées. Pour Juliette, Denise est une petite fille sans importance, très gauche, les traits du visage tirés et contractés autour des yeux bleus démesurément ouverts. Elle songe : « Épousée pour sa fortune et ses relations », et la dévisage sans hâte.

A Denise, Juliette apparaît belle, terriblement belle avec un regard lumineux, dominateur, inquisiteur. Elle a une réserve, une distinction redoutables. Chez l'une et chez l'autre d'ailleurs, il y a des sentiments identiques : curiosité d'abord, grand point d'interrogation, désir de savoir mépris léger pour Michel et surtout, déjà, haine de cette inconnue qui est devant elle.

L'attitude demeure des plus courtoises. Quelques phrases sont prononcées : « Je ne savais pas... Mes félicitations, madame. Très beau pays... Vent de sable... »

Et l'on se sépare, Michel, affectant une grande presse, s'affaire, bouscule tout le monde, demande la communication téléphonique.

— Va t'habiller, Denise. Je te suis.

Une demi-heure après, il entre dans la chambre avec toujours le même air effaré, la même barre entre les sourcils.

— Ah ! Où es-tu ? Dans le cabinet de toilette ? C'est bien, je te parle quand même. La communication a été longue.

Figure-toi : des choses ennuyeuses. Des difficultés avec un résident. Les postes-frontières à visiter. Bref, une inspection beaucoup plus importante que je ne l'avais prévu. Pas seulement Ouargla à visiter, mais encore Tamanrasset, et même l'Afrique Noire. Trois semaines, quatre semaines, est-ce que je sais ? Au reste, une occasion unique. Une de ces occasions qui vous classent tout de suite aux yeux du ministre. Si je n'avais pas pu, on faisait venir quelqu'un de Paris. Naturellement, j'ai accepté. Toi, tu m'attendras ici ; il est impossible que tu m'accompagnes. Je te laisserai l'argent nécessaire. Je t'enverrai mes instructions par téléphone. Si mon absence se prolongeait trop, tu me précéderais à Alger, où je te rejoindrais par avion. Je ne sais rien de précis. Je te tiendrai au courant.

Michel avait parlé vite, tout à son métier, heureux aussi de cette diversion qui lui permettait d'éviter une enquête gênante. Pourtant ses dernières phrases avaient été moins assurées.

— Michel, tu vas me dire...

Denise était sortie du cabinet de toilette. Sur sa robe blanche, une écharpe rouge faisait ressortir le carmin de ses lèvres et de ses joues. Elle reprit :

— Michel, qui est cette Juliette Belmont pour que vous vous appeliez : « Michel, Juliette », tout simplement ? Ou plutôt ne me dis pas qui elle est. Je le sais. Comment ne le saurais-je pas ? On voit sa photo partout. Tantôt elle sort d'auto, d'avion ou de bateau à cause de ses reportages. Tantôt elle est en conversation avec un sous-secrétaire d'Etat ou avec un ministre. Elle se met beaucup trop en avant pour une femme honnête. Mais ce que je voudrais savoir : par rapport à toi, qui est-elle ? Comment se fait-il que tu ne m'aies jamais parlé d'elle ? Elle a été ta maîtresse, n'est-ce pas ?

Comme on le voit, il n'avait pas fallu longtemps pour apprendre à Denise la sophistique de la jalousie et toutes ses exagérations. Ses yeux brillaient d'une fièvre nouvelle. Elle tremblait.

Il la regarda en face :

— Mme Belmont n'a jamais été ce que tu dis.

— Allons donc ! Je n'ai eu qu'à vous voir tous les deux pour tout deviner.

— Je te jure...

— Ne jure pas, je ne te croirai pas.

— Denise, sois raisonnable. Mme Belmont était mariée à une sorte de fou, d'alcoolique qui ne lui accordait pas le divorce, et elle se croyait liée.

— Tu en parles au passé, donc il y a un présent. Et maintenant.

— Maintenant son mari vient de lui accorder le divorce.

— Tu vois. Tu te trahis. Tu me dis que tu as téléphoné alors qu'en réalité tu lui as parlé.

— J'ai téléphoné longuement. C'est

NOELLE ADAM, une merveilleuse actrice du jeune cinéma français.

absolument exact. Et je lui ai aussi parlé un instant dans le hall. C'est bien naturel. Nous étions amis. Je lui avais appris mon mariage. Nous nous rencontrons. Elle peut bien m'apprendre son divorce.

— Elle a été ta maîtresse. J'en suis sûre. Avoue-le. Je préfère cela.

— Non, elle ne l'a pas été.

— Mais alors vous avez eu de l'attrait l'un pour l'autre. Vous vous êtes aimés « comme cela », aimés très fort ?

Michel détourna les yeux.

— Denise, cesse, je te prie. Des questions pareilles ne te conviennent pas. Elles me déplaisent. D'ailleurs Mme Belmont appartient à la vie d'avant notre mariage. Cela ne peut te regarder.

Avec un illogisme accablant, Denise reprit :

— Si elle avait été ta maîtresse, peut-être que cela ne me regarderait pas ; mais si, vraiment, comme tu le dis, elle ne l'a pas été, cela me regarde, car alors vous vous êtes aimés sans vous appartenir et c'est bien pire. C'est très grave. C'est vos âmes qui se sont entendues. Je la déteste.

— Denise, je t'en supplie. Tu ne peux pas comprendre. Tu me déchires.

— C'est la première fois que vous vous revoyez depuis notre mariage ?

— Oui.

— Alors, au contraire de ce que tu crois, je comprends tout. Tu étais libre. Pas elle. Vous vous retrouvez. Elle est libre. Plus toi. Tu regrettes de m'avoir épousée. Le mari ivrogne était l'obstacle. C'est moi l'obstacle, à présent.

Et Denise éclata en sanglots.

— Mais dans quel état te voilà ! Mais tu n'es pas raisonnable du tout ! C'est la vie, voyons ! Il faut être un peu raisonnable devant la vie ! Je t'aime. Oublie le reste.

— Oh ! comme tu le dis mal ! La première fois depuis que nous parlons ! Tu le dis par pitié !

Et Denise pleurait de plus belle.

— Je t'aime, Denise, embrasse-moi !

Mais la jeune femme se dégagea :

— Du reste, dit-elle abordant tout à coup un autre sujet, ton histoire d'inspection, je m'en moque. Je ne veux pas rester ici un jour de plus. Seule, surtout ; je pars avec toi demain.

— Impossible ; j'ai le regret de te dire encore cela ; mais impossible.

— Je ne t'ai jamais rien demandé. C'est la première chose que je te demande. Tu ne me la refuseras pas. Je croirai que tu ne m'aimes plus du tout. Prends-moi avec toi demain.

— Impesible, je te le répète. Je pars dans la voiture du colonel. Ma mission est confidentielle. Je ne puis prendre une femme, fût-elle ma femme, avec moi.

Après s'être heurtée à l'homme privé, Denise se heurtait à l'homme public. Un désir violent de partir (elle ne se connaissait pas cette violence) s'empara d'elle.

— Le colonel comprendra très bien, Tu n'as qu'à lui dire...

— Denise, tu es absurde. Tu devrais être contente au contraire. Je te l'ai déjà dit : il suffisait d'une dépêche à Paris pour faire venir quelqu'un de plus qualifié que moi. Au lieu de cela on me choisit, moi, grâce à la bienveillance, à la confiance très particulière du ministre. Tu devrais m'encourager ; mais tu te conduis comme une petite fille boudeuse. (Il haussa les épaules.) Tiens ! Arrêtons-nous, cela vaut mieux. Nous sommes déjà en retard. J'ai un rendez-vous avec mon collègue, ce soir. Descendons.

La salle à manger était pleine. La chaleur était étouffante. Le ventilateur électrique fonctionnant sans arrêt ne réussissait pas à y entretenir de la fraîcheur. La table d'hôte des « voyages organisés » était bruyante, dispatate, un peu vulgaire. Aux petites tables des habitués, fonctionnaires et officiers s'entretenaient à mi-voix.

Derniers arrivés, les de Brunoy et Juliette Belmont se trouvaient à des tables voisines.

Juliette qui était seule esquissa un léger salut et, sans plus lever la tête, continua à consulter des cartes ouvertes devant elle.

Elle avait quitté son costume de princesse orientale et un tailleur blanc, très strict, soulignait sa grâce hautaine.

Denise devinait Michel secrètement attiré. Elle étouffait. Une nausée qui montait, l'empêchait de manger.

Juliette terminait le repas qu'ils venaient de commencer. Elle alluma une cigarette et se leva. En passant devant leur table, elle s'arrêta et s'appuyant des deux mains, inclinée légèrement, impénétrable et sans sourire :

— Je visite demain Touggourt. Je pars demain soir en voiture pour l'oasis d'Ouargla et plus loin encore, pour Tamanrasset. Un reportage sur l'Afrique noire et sur les événements récents des postes frontières. Adieu, madame... Adieu, Michel...

Michel s'était levé et d'une voix changée, sans timbre, que Denise ne lui connaissait pas :

— Je croyais le passage par Tamanrasset, les postes frontières...

— Interdits aux femmes sans autorisation spéciale ? Oui, je sais. Mais j'ai cette permission spéciale. Je suis envoyée accréditée par « Match ».

Elle eut un geste souverain de la main qu'elle n'avait pas tendue et s'éloigna.

Malgré la chaleur, une sueur froide mouillait le front de Denise.

Gauchement, Michel s'était rassis.

Mais ce qui était désespoir pour Denise était joie pour lui. Joie intense, égoïste, inavouable, terrible. Ne l'accusons pas. Il était un homme. « Ouargla. Tamanrasset ». Les syllabes de ces deux noms martelaient ses tempes comme des syllabes de victoire. Dans quelques heures et durant des jours et des jours il aurait le même itinéraire de voyage que la femme tendrement aimée. Des jours et des jours à se poursuivre, à se dépasser, à se retrouver, seuls Européens de marque dans les mêmes étapes. Quelle revanche de la destinée !

Tendrement, il demanda à Denise :

— Tu manges, chérie ?

Et il était sincère dans sa sollicitude.

Elle fit « oui » de la tête, n'aurait pu parler. Toujours cette nausée âpre qui lui griffait la gorge. Elle voulut donner le change cependant et, au prix d'efforts inouïs, parvint à avaler un quartier d'orange.

— Je veux partir avec toi.

Il n'eut pas le temps de répondre et en fut bien aise. Un domestique s'était avancé, tendant une carte :

— Un monsieur vous demande, Monsieur de Brunoy.

Michel se leva :

— Tu viens un instant au salon, Denise ? Ou tu préfères te coucher tout de suite ? Tu as l'air un peu fatiguée.

Oh ! comme elle eût aimé dire : « Je viens », mais elle était à bout de force. Elle murmura : « Je vais dormir. Cette promenade, ce soleil... »

— Bonsoir, à tout à l'heure.

Denise en passant devant le salon où entrait Michel eut juste le temps d'apercevoir Juliette assise au milieu d'un groupe d'hommes. Elle courut jusqu'à sa chambre et s'écroula. Torture morale, malaise physique. Pendant un moment les nausées se succédèrent avec tant de violence qu'elles ne lui lais-

sèrent même pas le temps de réfléchir. Enfin elle retrouva un peu de calme. Elle se déshabilla à la hâte, se jeta sur son lit et, là, sombra dans un sommeil lourd. Au bout d'un moment elle se réveilla et regarda sa montre. Il était une heure du matin. Le lit jumeau à côté du sien était vide. Michel n'était pas là. Elle tenta de soulever la tête, se sentit faible, retomba et s'endormit jusqu'au matin.

Ce fut Michel qui, d'un baiser, la réveilla. Elle eût dû certainement dès la première minute parler à son mari du malaise qu'elle avait eu et aussi obtenir de lui une explication décisive. Mais son état physique lui faisait redouter toute discussion et elle était trop profondément blessée pour se plaindre. Même elle opposa un mur de froideur aux questions polies de Michel et celui-ci, blessé à son tour, prétexta des affaires, très réelles d'ailleurs, pour s'absenter jusqu'à l'heure du départ.

Du reste l'attitude de Denise passait au dernier rang de ses préoccupations présentes. Denise, hélas ! avait la veille deviné la vérité. Cet amour avec Mme Belmont avait été depuis deux ans la grande affaire de sa vie. Sa situation à lui, son métier à elle les rapprochant constamment, ils avaient vécu dans une communion de travaux, de voyages et d'intérêts spirituels, partagé des heures qu'on ne vit pas deux fois. Par un scrupule que sa fatuité d'homme avait eu de la peine à admettre, Juliette ne se jugeait pas libre et malgré qu'elle fût loin d'être heureuse, avait toujours repoussé une union plus complète. Alors lui s'était lassé et un jour par dépit, par désespoir, pour assurer sa carrière aussi, il avait épousé Denise. Un simple mot très bref avait prévenu Juliette. Et maintenant...

Le collègue de Michel parti, après minuit, ils s'étaient retrouvés seuls au salon. Juliette et lui, lui et Juliette ; comme si souvent naguère. De part et d'autre il y avait eu des explications pleines de larmes, des reproches, des regrets, de longs silences et, dans ces silences, la révélation que les liens d'autrefois s'étaient encore resserrés. Juliette était à présent maîtresse de sa personne. Elle avait fait le bilan de ses scrupules passés : son sacrifice ne lui avait rien rapporté qu'un désespoir atroce et deux vies gâchées. Comme Michel, elle considérait que cette rencontre était une revanche. Denise était pour elle une voleuse de bonheur et, envers Denise, elle ne se sentait obligée en rien.

Enivrés, ils confrontèrent leurs itinéraires. Lui, partait à midi dans la voiture du colonel, elle, à la nuit, dans la voiture de « Match », avec un photographe et le chauffeur indigène. Traverser le désert la nuit faisait partie de son reportage. Ils se retrouveraient le surlendemain et ce serait alors la belle épopée d'amour.

En se séparant, ils luttèrent un instant contre leur désir puis, avec violence, s'étreignirent.

Du reste, en quittant Denise le lendemain, Michel se montra avec elle d'une correction parfaite, d'une irréprochable tendresse. Comme debout sur le seuil, elle le regardait partir, il prodigua les conseils de prudence, les exhortations au calme : « Puisque tu es seule, commence par te bien reposer et, la chaleur tombée, visite le parc qui est splendide et les mausolées des rois à l'entrée du désert. »

Denise, muette, s'était laissée embrasser, détournant le regard, serrant les dents pour ne pas fondre en larmes.

Un pare et des mausolées quand votre mari s'en va à plus de mille kilomètres, la belle compensation !

Et maintenant elle se retrouve seule dans sa chambre où elle s'est fait servir un déjeuner auquel elle ne touche point. Elle pleure inlassablement, heureuse de se rendre malade de chagrin. Elle remue dans sa tête des projets insensés que sa fièvre lui rend plausibles. Tantôt elle veut devancer Juliette, prendre dans une demi-heure l'autobus public qui la mènera vers minuit à Ouargla. Tantôt, au contraire, elle veut reprendre le train jusqu'à Constantine, de là se rendre à Bône et réembarquer pjar le prochain bateau.

Pourquoi ne s'informerait-elle pas des jours et des heures de départs d'avions pour la France ? N'enverrait-elle pas un télégramme à sa mère ?... Mais tous ces projets, elle les abandonne dès qu'elle les a formés, sûre en les exécutant de déplaire souverainement à Michel et elle se remet à pleurer.

Soudain une crainte la saisit: « Ses larmes l'enlaidissent ! Si Michel revient brusquement — tout est possible, n'est-il pas parti brusquement — il lui trouvera un visage gonflé, méconnaissable, vieilli de dix ans. Il ne faut pas, Juliette Belmont reste belle, quoique plus âgée. Elle se bassine les yeux, met des compresses, s'étend, s'efforçant au calme. Quelques heures passent. En se levant elle se regarde dans la glace, se juge en meilleure forme, se recoiffe, se met un nuage de poudre et sort. Elle commence à voir les choses sous un autre angle. Sa mère l'a prévenue. La vie d'une épouse comporte des épreuves. A elle de les surmonter. Aujourd'hui

De gauche à droite : 1) Les photographes invités à la première de "The Perfect Furlough", ont croqué sur le vif Tony Curtis, Doris Day, Barbara Rush, Janet Leigh alors qu'ils faisaient leur entrée à l'Academy Theater à Hollywood. 2) Blake Edwards, le jeune directeur de "The Perfect Furlough", et sa femme viennent à la première accompagnés de la star argentine Linda Cristal. 3) Kirk Douglas et sa femme étaient parmi les premiers arrivés. On sait que Kirk tourne en ce moment "Spartacus", où figurent aussi Laurence Olivier, Charles Laughton et Peter Ustinov. 4) Après la représentation, il y eut réception. Janet Leigh et son mari Tony Curtis présidaient le banquet.

elle se sent trop lasse pour rien entreprendre, mais après une courte promenade, elle s'endormira de bonne heure et, le lendemain, avisera. Elle se dirige un peu au hasard à travers l'oasis et dans cette halte que sa douleur s'accorde, se met à regarder autour d'elle avec intérêt le désir si neuf des êtres et des choses. Un vieillard aveugle mendie assis au coin d'une porte ; des formes de femmes passent, fugitives et voilées. Elle s'arrête devant des magasins où des artisans silencieux brodent des cuirs dans la pénombre, ciselent des plats de cuivre. La vue d'un jeune garçon vêtu de blanc, coiffé d'un fez, qui, assis à terre, écrit une lettre en traçant sur sa page les caractères de gauche à droite la retient un instant. Enfin, elle arrive devant un mur gris, bas, troué de portes, mais sans fenêtres. Un petit monticule le termine, face au désert, comme la proue d'un navire face à l'Océan. Elle gravit ce monticule. L'oasis est derrière elle. Elle a, devant elle, l'immensité. Les rayons déjà obliques d'un soleil rouge sous une buée teintent d'ocre les sables plats. Au premier plan, les troncs de quelques palmiers déchiquetés. Impression de grandeur.

Denise soupire. Que n'a-t-elle Michel à son côté ! Mais elle s'est juré d'être raisonnable. Elle descend du monticule, longe le mur, franchit une porte. Les détours de rues couvertes à demi obscures s'offrent à ses yeux. Une ville entière semble dormir dans cette enceinte. Des odeurs de musc, de parfums indéfinissables prennant à la gorge. La raison chavire sous ces senteurs lourdes, reconnues pour avoir été naguère respirées dans des expositions exotiques. Un adolescent, riant d'un mauvais rire, lance une pierre contre quelqu'un que les détours de la rue rendent invisible, et s'enfuit. Denise se sent entourée d'inconnus. Et toujours ces senteurs énervantes et ces indéfinissables parfums. Elle renonce à aller plus loin, ressort en hâte. Les abords de la muraille, solitaires tout à l'heure se sont étrangement animés. Des femmes sont là, assises ou couchées à même le sable, appuyées sur leur coude. On les dirait sorties d'un autre âge avec leurs fards violents, leurs robes de soies claires jaunes et bleues qui tombent en larges plis jusqu'aux chevilles, le tatouage de leurs fronts, les amulettes de leurs poitrines, les safrans de leurs paumes. Nul voile sur leurs visages. Elles ont les traits beaux, mais épaissis, des yeux endormis, un regard sans âme. A quelques pas un indigène débite des plaisanteries. Denise commence à comprendre.

Dans le train qui les amenait à Tougourt, son mari a longuement parlé avec un fonctionnaire des différences qui existent entre les Ouled Naïls de Bou Saada, danseuses attitrées, officielles et les prostituées, parquées dans ce qu'on appelle les « quartiers réservés ». Quartier réservé. Ce doit être cela ici. Que dirait Michel s'il savait qu'elle est venue dans un quartier réservé ? C'est alors qu'il ne serait pas content ! Elle hâte le pas, veut s'éloigner quand l'apparition d'une silhouette trop connue la cloue sur place.

Juliette Belmont, un carnet et un stylo à la main, circule entre les femmes couchées. Furtivement, elle écrit des notes. Comme la veille, Denise ne peut s'empêcher de remarquer la distinction, l'autorité racée du reporter et cette remarque ravive son amertume.

Juliette se rapproche peu à peu. Deux femmes, deux Khabyles à en juger par leurs yeux bleus, sont assises tout près. Elles diffèrent des autres femmes par des diadèmes d'or qui ceignent leurs fronts, par les lourdes plaques d'or qui couvrent leurs oreilles, par leurs regards où passent les ombres d'une tristesse sans nom.

Juliette s'est penchée vers elles, les interroge en arabe. Les femmes répondent par deux ou trois syllabes gutturales puis se taisent. Inconscience ? Désir de ne pas révéler à la suite de quels drames, de quels marchés, elles ont échoué en ce lieu. Juliette trace un rapide croquis. Son visage mobile paraît bouleversé. Elle passe près de Denise, la salue machinalement, murmure avec l'accent d'une pitié infinie :

Les secrets d'une meilleure photographie à l'éclair

Parmi les techniques utilisées par les professionnels et les photographes amateurs très avancés, la photographie à l'éclair est certainement l'une des plus commodes. Dès le premier instantané que vous prenez avec un dispositif à éclair, de nouveaux horizons s'ouvrent devant vous.

Ainsi vous serez très surpris de découvrir à quel point l'usage de l'éclair est facile. Grâce à lui, vous accomplirez des exploits que vous n'avez jamais connus antérieurement. Par exemple, vous pouvez photographier à l'extérieur après le coucher du soleil ou prendre des photos à l'intérieur, par les jours de pluie. Vous serez même capable d'immobiliser l'action grâce à l'éclair, parce que celui-ci vous donne de l'éclairage là où vous en avez besoin, quand vous en avez besoin.

Mais, la meilleure caméra, le meilleur équipement à éclair, le meilleur film ne produiront pas de bonnes photos d'eux-mêmes. C'est à vous, le photographe, de les utiliser comme il se doit. La meilleure façon de connaître les secrets de la photographie à l'éclair, c'est d'étudier les fautes ou les erreurs commises par plusieurs amateurs.

Evitons d'abord un éclairage trop faible ou exagéré. Ces deux défauts sont faciles à reconnaître et à corriger. Si l'image est sombre, on a l'indication que la lentille a été ouverte trop grande ou durant trop longtemps, d'après les conditions d'éclairage. Par contre, une image pâle provient d'un temps de pose trop court ou d'une lentille qui n'a pas été assez ouverte.

D'autres erreurs commises avec une caméra pourvue d'un dispositif à éclair résident dans des réflexions, dans des images doubles, dans des ombres du sujet projetées sur l'arrière-plan ou dans l'usage d'une lumière exagérée.

« Oh ! les pauvres créatures ! » et s'éloigne.

Dans la nuit tombante, Denise revient à pas lents et s'assied au milieu de ce parc tout proche de l'hôtel dont lui a parlé Michel.

Un bruit de sable léger à ses côtés. Une silhouette devinée plutôt que reconnue. Denise appelle malgré elle du fond de son désespoir : « Madame Belmont ! » et reste interdite quand Juliette, qui hâtait le pas pour rentrer à l'hôtel, s'arrête à cet appel, hésite et demande simplement : « Madame ? »

Denise s'est levée. Elle ne réfléchit plus à rien. Qu'importe ce que dirait Michel. Elle joint les mains dans un geste de prière :

— Juliette Belmont, supplie-t-elle, presque bas. Vous devez partir dans deux heures. Eh bien ! Je vous en supplie, ne partez pas. Restez. Et comme Juliette sursaute, elle continue tout d'une traite : Pardonnez-moi de vous demander cela. Mais en ne partant pas vous me rendrez bien heureuse. Attendez quelques jours. Qu'est-ce que cela vous fait d'attendre quelques jours ? Vous avez eu pitié de ces femmes tout à l'heure. Vous avez dit : « Pauvres créatures ! » Je suis bien à plaindre aussi, moi. Mon mari m'a laissée seule. Il est parti. Je sais que c'est un hasard ; mais vous partez comme lui. Vos deux chemins sont les mêmes : Ouargla, Tamanrasset, l'Afrique Noire. Restez. Laissez-le s'éloigner seul. Restez. Si vous partez, je vais beaucoup souffrir. Il est impossible que vous vouliez cela. Ne partez pas, je vous en supplie.

Et ces dernières paroles de Denise, hachées, haletantes, maladroites s'éteignirent dans un souffle.

La volonté de Juliette Belmont ne parvint pas à maîtriser tout à fait un tressaillement de colère.

— Voyons, madame, dit-elle, cela mérite une explication. Il vaut mieux que cette explication soit courte et qu'elle soit entière. Asseyons-nous.

Et prenant le poignet de Denise, elle força la jeune femme à s'asseoir sur un banc auprès d'elle.

— J'exerce un métier. Mon journal me donne une mission à remplir dans l'exercice de ce métier. Votre mari exerce un métier. Son ministre dans l'exercice de ce métier lui donne une mission à remplir... Nous nous rencontrons ici et nos routes se joignent. Qu'y pouvons-nous ? Il serait du dernier ridicule, vous le concevez, que parce que Mme de Brunoy la demande, Juliette Belmont (pas Michel de Brunoy, notez-le bien), mais Juliette Belmont remît son voyage. Maintenant, si vous faites allusion à des sentiments et non à des faits précis, je dirai que votre mari a des comptes à vous rendre peut-être, mais que vous n'avez aucune raison de m'en demander à moi. Vous estimez sans doute que je suis venue me mettre sur votre chemin ? Figurez-vous que c'est vous, à mon avis, qui êtes venue vous mettre sur le mien. Vous souffrez, dites-vous ? Je vous crois volontiers. Mais moi, pensez-vous que je n'ai pas souffert ? Que je ne souffre pas encore ?

Juliette avait d'abord parlé avec une hauteur contenue. Peu à peu, elle s'anima. Sa voix devenue rauque trahissait une profonde émotion. Elle s'était brusquement interrompue comme si elle eût craint d'avoir trop parlé. Elle respira, puis reprit :

— Allons, madame, je vous parais dure, je le vois. Vous me le paraissez aussi par vos exigences et par vos incompréhensions. Nous nous détestons toutes les deux et c'est juste. Il serait plus juste peut-être que l'une et l'autre nous détestions M. de Brunoy. Il nous a dans un certain sens trompées toutes les deux. Mais cela n'entre pas dans le jeu. ce jeu dont il est l'enjeu et où la loi naturelle dit « chacun pour soi ». Malheur à celui ou à celle qui méconnaît cette vérité. Je vous salue, madame.

— Mon Dieu ! murmura Denise en portant d'un geste instinctif la main à sa ceinture, mon Dieu !

Vers dix heures du soir, Juliette traversait le hall de l'hôtel pour se rendre à sa voiture qui attendait tous phares allumés ; quand elle entendit le gérant demander à un serviteur noir :

— Alors le docteur n'est pas rentré ?

— Non. Mouissiou, mais j'ai bien expliqué. Il viendra dès qu'il rentrera.

— Tu as bien dit : « Très urgent ? » précisa le gérant ; mais apercevant la journaliste, il cessa ses interrogations et s'élança pour la reconduire.

Juliette demanda distraitement :

— Vous avez quelqu'un de malade ?

— Oui, Madame, et même je suis très ennuyé. La jeune Mme de Brunoy était rentrée tout à l'heure un peu fatiguée. Nous nous en étions tous aperçus. Elle s'était assise là dans ce fauteuil et y était restée un long moment comme anéantie, sans faire un mouvement. Je lui ai proposé de passer dans la salle à manger. Elle a refusé et est rentrée dans sa chambre. Il y a vingt minutes, elle a sonné plusieurs coups et a demandé le médecin, vite, très vite, car brusquement, paraît-il, elle s'est sentie très mal. Le médecin n'est pas encore rentré ; je ne sais vraiment pas quoi faire. Ma femme est absente pour huit jours. Tous les serviteurs sont des noirs. Après la foule d'hier, il y a eu de multiples départs. Il n'y a plus une voyageuse à l'hôtel. Je n'ai pas osé rentrer dans la chambre, mais la voix de Mme de Brunoy était bien faible. Il y aurait peut-être pourtant à faire quelque chose

---

Les réflexions peuvent gâcher une excellente photo de votre famille ou de vos amis. Avant de prendre cette photo, assurez-vous qu'il n'y a pas de miroir à l'arrière plan, qu'il n'y a pas d'objet brillant dans l'ambiance ou que vos sujets ne portent pas de lunettes ou de bijoux étincelants.

Les images doubles peuvent provenir de deux éléments : ce peut être une surimpression parce qu'on a oublié de remonter le film ou alors l'obturateur n'a pas été synchronisé avec la lampe-éclair. Dans ce dernier cas, il vous faut recourir au service de votre fournisseur de photo.

Les ombres du sujet projetées sur le fond sont faciles à éliminer. Demandez à votre modèle de s'éloigner de l'arrière-plan dans la mesure de quelques pas. Si l'espace est limité et qu'il ne soit pas possible pour lui ou elle de s'éloigner de l'arrière-plan, employez une deuxième lampe-éclair synchronisée conjuguée avec la première et braquez cette deuxième lampe de façon à ce qu'elle comble les ombres derrière le modèle. Placez cette deuxième lampe très haut et de l'un des côtés de la caméra en l'orientant vers le bas.

L'autre problème pour les amateurs c'est la question de l'éclairage accessoire ou supplétif. Après avoir travaillé avec un équipement à éclair vous constaterez que certaines situations accusent la présence d'ombres importantes dans des sections « vitales » de la photo. A ce moment, vous avez besoin d'éclairage de deux sources, pour combler les ombres. Une lampe-éclair accessoire ou un carton qui reflétera la lumière résoudront peut-être la difficulté. Mais il faut étudier avec attention ce problème de l'éclairage. Si vous avez trop de lumière, votre photo sera pâle et manquera de détail.

tout de suite. Et M. de Brunoy qui vient de partir !

Juliette qui avait d'abord continué de marcher vers l'entrée s'était arrêtée depuis quelques instants déjà. Aux dernières paroles du gérant, elle tourna sur elle-même :

— Menez-moi vers Mme de Brunoy.

Elle frappa doucement à la porte qui lui fut indiquée et, ne recevant pas de réponse, entra.

Dans la lumière tamisée d'une lampe de chevet, elle aperçut Denise étendue sur son lit. Elle la reconnut à peine. Yeux clos, nez pincé, pâleur livide, Denise semblait être dépourvue de connaissance. Elle avait dû rassembler ses dernière forces pour sonner ; à présent, elle eût été incapable du moindre mouvement. Juliette prit le pouls. Il était faible et intermittent. Elle demanda des draps frais, enleva les oreillers, écarta du visage les beaux cheveux blonds, moites de sueur, fit apporter de l'eau minérale. Il y eut un moment où pour soulever Denise, elle eut entre ses bras, contre elle, dans la chaleur de son sein, la tête de la malade qui s'abandonnait.

Elle introduisit à grand-peine entre les lèvres serrées une cuillère d'eau de Vals, surveilla la malade durant quelques instants, la vit momentanément calmée et sortit dans le couloir. Quelque chose d'urgent lui restait à faire.

Le gérant attendait.

— Eh bien ! madame ?

— Eh bien ! il faudrait que le docteur arrivât le plus vite possible.

— Oh ! Madame, on vient encore de me le confirmer. Il ne peut être là avant demain matin. Il y a une épidémie, des séances de vaccinations massives à des endroits fort éloignés de l'oasis. Les Soeurs, le pharmacien lui-même sont sur les lieux.

En ce moment le chauffeur se montra :

— Il est temps, madame. La lune se couche de bonne heure. Dans quelques instants il sera trop tard.

— Je ne pars plus. Rentrez la voiture.

Tournée vers le gérant, Juliette ordonna :

— Demandez-moi la communication avec Ouargla. Le Bordj. M. Michel de Brunoy.

Le gérant hésita un instant :

— Le Bordj ? Alors... Le colonel commandant l'oasis ? A cette heure...

— Il est minuit. Il n'est pas encore tard. Et puis il le faut. Je vous attends dans le hall. Vous m'appellerez quand vous aurez la communication.

Cinq minutes passèrent. Le gérant sortit de la cabine téléphonique :

— Madame...

Déjà Juliette s'emparait de l'écouteur, refermait la porte derrière elle :

— Allô ! Michel de Brunoy ?

— Comment, vous, Juliette !

La voix parvenait étonnée, mais joyeuse. Il n'avait pas hésité une seconde. Tout de suite il avait su que c'était elle. Sans doute se souvenait-il de naguère, de l'habitude bien féminine qu'elle avait eue de l'appeler pour un bonjour, pour un bonsoir, pour une fâcherie légère afin de se sentir quoique éloignée de lui, toute proche de lui par le coeur.

Il songeait : « Je la reconnais bien là. Avant de partir, elle a voulu me dire qu'elle partait. » Et il reprit, grave de sentir le présent renouer ainsi la chaîne du passé :

— Alors, c'est pour demain ?

Il avait su tout de suite que c'était elle ! En d'autres temps, cette constatation eût rempli, la jeune femme d'émoi. Dans la gravité de l'heure, elle la nota à peine.

— Michel, une chose sérieuse. Au moment de mon départ, Denise, oui, je dis bien, Denise, votre femme, Mme de Brunoy, a été prise d'un malaise sérieux. Plus qu'un malaise. Elle est très mal. Personne pour les premiers soins. Elle est seule. Le docteur ne peut être

GILBERT BECAUD et MIREILLE GRANELLI
dans le film "Croquemitoufle".

là qu'à l'aube. Naturellement, je ne pars plus. Je reste auprès d'elle. Mais vous devez venir, entendez-vous. Tout de suite. Toute affaire cessante. Quelques heures de retard, il peut être trop tard. A ce point. Je vous assure. Je n'exagère rien. Et même si elle est sauvée (nous ferons tout pour cela), il lui faudra une très longue convalescence. Dès qu'elle sera transportable, probablement la ramener en France. Vous verrez, je le répète, il y va de sa vie.

Au delà des kilomètres de désert, de nappes d'argent sous la lune, d'inconnu, Juliette avait d'abord entendu des exclamations sourdes, syncopées par le désir d'écouler, de savoir, puis le silence s'était fait. Mais on sentait l'homme troublé d'abord dans sa quiétude, presque incrédule, devenir consterné. On pressentait son angoisse grandissante, la rage où son impuissance se débattait sous l'étreinte de la responsabilité, sous l'horreur du pire qui le prenait à la gorge.

A présent, il posait quelques questions pressées, des questions tâtonnantes et vagues d'homme de belle santé, inaccoutumé aux souffrances des femmes. En phrases simples, précises, coupantes, Juliette le mit au courant.

Et toutes les valeurs, en quelques secondes, s'étaient renversées.

Denise, la petite créature vibrante et palpitante, naguère quantité négligeable, bagage encombrant, à présent inerte, gisante, mourante, inconsciente, était devenue l'axe autour duquel gravitaient leurs angoisses. Honneur de la conscience humaine. Inattendu des âmes et de la vie. La mer a de ces raz de marée qui modifient tout.

Aux dernières paroles de Juliette, Michel s'était ressaisi :

— C'est bien, dit-il. Tout est encore éveillé ici. Il y a soirée au Bordj. Dans dix minutes je serai parti.

Quand Juliette rentra dans la chambre de Denise, la malade se plaignait, s'agitait, balbutiait des paroles inarticulées. Juliette se rapprocha. Denise poussa une plainte plus accentuée et de ses grands yeux bleus qui ne la reconnaissaient pas, la regarda avec une expression terrible d'angoisse de supplication.

Et Juliette tressaillit de tout son être. Le regard de ces yeux bleus qui entrevoient quelque chose de terrible et qui supplient...

Elle se croit revenue cinq ans en arrière. Une chambre comme celle-ci, à peine éclairée. Elle est seule. Elle veille au chevet de son enfant, née les premiers mois de son mariage, atteinte de diphtérie. Le mari n'est pas là, même en ce soir de deuil, parti on ne sait où. La petite, brûlante, se débat. La mère est penchée sur elle, liée de toutes les forces de son amour. Et l'enfant de ses yeux bleus gonflés de larmes qui ne la voient déjà plus, fixe avec angoisse, avec prière quelque chose d'invisible et d'inexorable.

Elle était morte au jour. Les années avaient passé, apportant à leur suite les révoltes, l'acceptation, l'intérêt des heures multiples, et la célébrité. L'amour de Michel avait redonné leur saveur douce aux beaux fruits de la vie. Juliette est devenue une autre femme, âpre parfois, passionnée de goûter à ces fruits permis ou défendus. Elle a enfermé au plus profond de son coeur ce qu'elle croit être du passé. Et voilà que le regard de Denise, le regard de « l'autre » a ressuscité la veillée tragique.

MIREILLE GRANELLI.

— Ah ! Je te sauverai, toi ! murmure-t-elle.

Jusqu'ici elle n'a agi que par simple réflexe d'humanité, comme elle l'eût fait en tous temps, en tous lieux, pour la première étrangère venue, pour une bête malade même, soutenue encore en ce terrible lointain par une confraternité de race. Elle a été poussée aussi par la conviction hautaine que son amour pour Michel doit la maintenir très haut à ses propres yeux, la différencier par cette hauteur des pauvres créatures parquées en troupeau dans les quartiers réservés.

A présent, c'est avec amour qu'elle agit, comme avec une soeur très jeune, avec un enfant, avec quelqu'un qui lui est plus cher qu'elle-même. Dieu sait pourtant que le mariage de Michel a failli la rendre folle et qu'elle a haï Denise ! Mais ce qu'elle n'a pu faire pour l'autre, elle veut le faire pour celle-ci. Inlassable, elle soutient, elle soigne, elle est celle qui par son intelligence, par l'adresse de ses mains nerveuses et sûres arrache une proie à la mort. Elle est celle dont le coeur devine un coeur qui fléchit, un souffle qui s'arrête... A un moment, la chambre s'emplit de choses redoutables et le silence sembla, ainsi qu'auprès du lit des morts, rempli d'éternité. Juliette, tremblante et lucide, se pencha sur la couche, prit la seringue, injecta l'huile camphrée. Elle mit un doigt sur l'artère... Denise poussa un grand soupir et s'endormit. Un long moment passa. Juliette ne la quittait pas des yeux. Enfin les symptômes alarmants s'arrêtèrent. La respiration de la malade, calme, ample, régulière, rythma le silence. Juliette comprit que Denise était sauvée. Elle-même, épuisée, perdit conscience.

... Quand elle se réveille, Denise repose toujours. La lampe a pâli. La chambre est grise. Le petit jour filtre à travers les persiennes.

D'un mouvement naturel, Juliette se penche sur Denise ; longuement, la contemple. Cette femme qui dort là a été possédée par Michel pourtant, et l'étreinte lui a procuré des minutes d'un vertige qu'elle, elle a follement refusé. Des larmes chaudes ruissellent sur son visage. Tant de choses qui auraient pu être et qui ne seront jamais, jamais... Elle essuie ses yeux avec un peu d'impatience. Elle croyait être plus forte. Elle sent qu'il lui faudra beaucoup de courage pour trouver à présent dans sa vie des raisons de vivre autres que son amour.

Et Denise ouvre les paupières, regarde autour d'elle d'un air étonné, s'éveille :

— Oh ! J'ai bien dormi, dit-elle, mais que s'est-il passé ?

Elle aperçoit Juliette, cette fois la reconnaît, tressaille, s'effraie :

— Vous !

— Oui, moi, Denise. Moi, votre amie. Ne craignez plus. Une amie de votre mari (elle ne dit pas « de Michel ») et, par conséquent, la vôtre. Ne bougez pas, ne vous agitez pas. Vous avez été très fatiguée. Vous l'êtes encore. M de Brunoy sera ici dans deux heures.

— Comment ? On l'a rappelé ? Il ne fallait pas. Il sera très mécontent.

Et Denise nerveuse, s'agite, s'énerve, veut se redresser. Calmement, doucement, avec des gestes tendres, Juliette force la jeune femme à rester étendue.

— Tout s'arrangera, Denise.

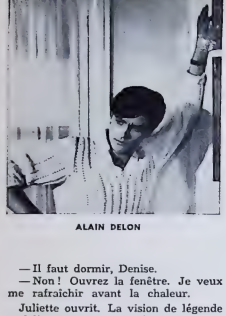
Pacifiée, Denise se laisse faire. Oui, tout s'arrangera. Elle le sait, le sent, en est sûre car elle peut encore rester faible, pantelante, à la limite du royaume de l'ombre, elle est sauvée. Elle ressent un immense bien-être. Pourtant au bout de quelques instants ses regards redeviennent inquiets, tels ceux d'une jolie bête peureuse :

— Mais alors ? Vous deviez partir ? Vous êtes restée ? Je me souviens à présent. Vous avez été là tout le temps. Elle se tut un instant et dit avec un effort pour rassembler ses idées : Je ne comprends pas ; vous me détestiez.

— Ne cherchez pas à comprendre, Denise. Je vous aime et c'est tout ce qu'il faut comprendre.

Denise semblait aller en tâtonnant dans des sentiers inconnus. Elle reprit :

— Je vous ai détestée, moi aussi. Moi aussi, je vous aime à présent.



ALAIN DELON

— Il faut dormir, Denise.

— Non ! Ouvrez la fenêtre. Je veux me rafraîchir avant la chaleur.

Juliette ouvrit. La vision de légende irréelle apparut avec les feuilles du palmier découpées sur l'azur pâle, la ligne blanche des souks, l'horizon des sables. Venant du marché, les cris des chameaux déchiraient l'air. Le soleil n'était pas encore levé, mais une ligne rose l'annonçait déjà. Au lieu de la fraîcheur escomptée, des souffles chauds remplirent la chambre. Dans le cadre de la fenêtre, c'était le même tableau que la veille, mais Denise regardait avec d'autres yeux et, ce tableau, elle ne le reconnut pas.

A un coup de sonnette, le serviteur noir entra, s'enquit de la santé de Madame. Il apportait du thé bouillant, des toasts et des confitures.

Juliette servit Denise. Toutes deux souriant, ne parlant plus que des menus détails de la vie comme si elles eussent dû se revoir sans cesse dans les heures, dans les jours, dans les mois qui suivraient.

Le soleil venait d'apparaître et les sables, la chaux des souks prenaient des reflets dorés. Au-dessus du palmier dentelé, l'agur s'approfondissait, devenait sombre.

Juliette tint à laver le visage et les mains de Denise, à peigner ses cheveux. Un instant, les minuties de la toilette lièrent encore leurs deux destinées de femmes. Leurs doigts frôlèrent les mêmes flacons, imprégnèrent leurs mouchoirs des mêmes essences parfumées.

La toilette se terminait quand, dans le couloir, s'entendirent des pas pressés. Le docteur entra. Il s'approcha de Denise, demanda à Juliette quelques détails. Son expérience n'eut pas besoin d'un long examen.

— Allons, dit-il, voilà qui va bien. Mais de la prudence, jeune madame. Ne recommencez pas. Le lit à plat pendant trois jours. Alimentation normale. Du reste, votre mari revient tout à l'heure, je lui donnerai mes instructions. L'avion en couchette jusqu'à Paris. Encore le lit et dans huit mois vous m'annoncerez que la maman et l'enfant se portent bien.

Denise comprit soudain, ouvrit grands les yeux, joignit les mains, sourit extasiée :

— Docteur, est-ce vrai ?

Il secoua la tête gravement, affirmativement, plus ému qu'il ne voulait le paraître, car on a beau avoir quarante ans de métier, l'émotion que procure à une jeune femme l'annonce d'une naissance est une émotion dont le praticien ne se lasse jamais.

— Madame, murmura Denise, en se tournant vers Juliette, vous avez entendu ?

Et comme de nouveau des pas pressés martelaient les dalles, comme après un coup bref à la porte, Michel entrait, blême, éperdu, les cheveux en désordre, Denise en un cri de joie surhumaine : « Michel ! », tendit les bras à son mari et lui annonça : « Je vais être maman ! »

Michel ne s'occupa ni de Juliette ni du docteur, il embrassa Denise avec autant de précaution que s'il eût craint de la briser, s'assit auprès d'elle, retenant prisonnières entre ses mains vigoureuses, les mains frêles qui s'abandonnaient.

— Toi ! fit-il d'une voix étouffée, toi Denise, je te revois ! Et appuyant son front sur le drap du lit, il eut un bref sanglot.

Juliette regarde. Une souffrance aiguë la poigne. Elle ne possédera jamais le bonheur de Denise. Elle a beau songer : « Pour me consoler, j'ai les voyages et les mille aspects attachants du monde. » Son coeur crie : « Qu'est-ce que cela, puisque je n'ai pas mon amour ? » Son coeur saigne et palpite, oiseau blessé d'une blessure mortelle. Et, pourtant, elle est heureuse d'un bonheur étrange, intense, dépouillé, qui n'a plus rien à voir avec les bonheurs escomptés la veille. Cet enfant, témoignage vivant auprès de Michel de son amour à elle, sera le fils mystique qu'elle aura eu de l'homme aimé. Elle ne le connaîtra pas, mais il sera beau comme lui (elle en est sûre) intelligent comme lui, il aura le même pli que lui sur son front volontaire. Avec cela, et cette idée est tellement sague qu'elle se la formule à peine, que personne n'en saura jamais rien, pour elle, pour elle toute seule, cet enfant sera la continuation de « l'autre », de sa petite fille qu'elle a crue morte et qui depuis cinq ans dormait dans son coeur.

Bonheur étrange et dépouillé.

Denise appuyait sa main blanche où se dessinaient des sillons bleuâtres sur la tête de Michel :

— Je l'appellerai Denis si c'est un garçon, Micheline si c'est une fille, murmura-t-elle en souriant à quelque chose qu'elle était seule à voir.

Michel releva le front, la contempla avec une gravité et un respect neufs. La petite fille, le joli bibelot, le jouet allait continuer sa race et mettre au monde un être issu de lui. Le mâle en lui représentait de l'orgueil et une plénitude jamais encore éprouvée.

Pour Denise, le passé était aboli. Michel avait aimé une femme aimable, en tous points digne d'être aimée. Il l'avait quittée, l'aimait encore peut-être. Qu'importait ? Il l'aimait, elle, Denise. Ses peines, ses révoltes oubliées, elle écoutait à chaque instant plus puissant le grand chant de l'amour triomphant qui montait en elle.

Tu ne pars pas ? Tu ne retournes pas là-bas ?

— Non ! Non ! Je ne te quitte plus ! Un collègue a été appelé de Paris et sera à Ouargla demain...

Ces détails donnés rappelèrent soudain Michel aux circonstances de son arrivée. Il se leva brusquement, alla au docteur, lui tendit les deux mains :

— Ah ! Docteur ! Excusez ! Ce retour... Cette émotion... Pardonnez-moi. Je suis inadmissible. Vous êtes là et je ne vous ai pas encore remercié ! Et vous avez sauvé Denise !

— Mais je n'ai rien fait moi ! dit le praticien. J'arrive. J'ai été retenu jusqu'à présent par de graves nécessités professionnelles. Je n'ai rien fait. Une autre a agi à ma place. Elle a donné les soins qui ont conservé la mère et l'enfant. Grâce à son intelligence, je dirai plus à son dévouement, votre retour à connu la joie. Moi-même, je ne sais pas tout encore... Mettez-nous donc au courant, madame, M. de Brunoy et moi, continua le docteur se tournant vers Juliette qui, à l'entrée de Michel était retirée dans l'embrasure de la fenêtre.

Mais Juliette profitant de l'attention générale dirigée vers Denise s'était glissée hors de la chambre.

Comment ? Elle n'est plus là ?... s'écria le docteur.

— Ah ! Si tu savais, enchaîna Denise, qui dans son bien-être reconquis et la griserie de son nouvel état sautait d'une idée à l'autre avec l'étourderie d'un enfant, si tu savais dans cette longue nuit !

« J'avais l'air sans connaissance, mais je percevais tout quand même ! Elle m'a aidée ! Elle m'a bercée ! Elle m'a fait vivre ! Je me suis sentie calme dès qu'elle a été là ! A un moment, elle a pleuré comme moi ! Il faudra que nous l'aimions beaucoup. Appelle-là. Pourquoi est-elle partie ? Je veux la remercier !

Michel sortit.

— Où est Mme Belmont? demanda-t-il.

— Mme Belmont a fait demander sa voiture, Monsieur. Elle doit être en train de partir.

Denise avait entendu :

— Mais je ne veux pas qu'elle parte, s'écria-t-elle en se redressant sur son lit. Je veux la revoir. Comment elle a été une soeur pour moi, une vraie soeur et la voilà qui part! Ce n'est pas bien. Rappelle-là, répéta-t-elle, Michel, rappelle-là, je le veux.

Déjà Michel, à grandes enjambées, traversait le couloir, gagnait le hall. Dans l'encadrement de l'entrée, il vit la voiture qu'on refermait. Il dégringola les marches du perron, rouvrit de force la portière, saisit Juliette par le bras :

— Juliette, vous allez rester. On ne sauve pas les gens pour s'enfuir ensuite. Vous allez revenir. Denise veut vous revoir. Je ne vous laisserai pas partir, d'abord.

Juliette le regarda. Quelque chose de l'ancien rayonnement reparut sur son visage fatigué. Elle le reconnut tel qu'il était à ces moments de grande émotion où l'âme transparaissait. Pâle, avec les yeux volontaires et le pli qui lui barrait le front. Elle l'aima plus qu'autrefois :

— Il faut que je parte, dit-elle doucement.

Il supplia :

— Juliette !

— Voyons, Michel (elle parlait très bas et très vite). Qu'ai-je à faire ici ? Dès ce soir nous souffririons tous. Tandis que comme cela...

Elle fit son geste habituel de la main qui semblait se confier à l'inconnu.

— Alors vous écrirez, vous donnerez de vos nouvelles ? demanda-t-il gauchement sans trop savoir ce qu'il disait.

— Vous écrire ? Pourquoi ? Qu'aurai-je à vous dire ? C'est vous qui m'écrirez pour m'annoncer la naissance de votre enfant.

A quelque chose de détaché dans son accent, il comprit que sa résolution était inébranlable, que la brisure entre eux était définitive.

Comme à Denise tout à l'heure, il lui saisit les deux mains et les retint entre les siennes.

— Mon amie, balbutia-t-il, mon amie. Comment vous dire ?...

Elle retira un peu vivement ses mains : le maintint à quelque distance, le regarda, mais de très loin, mais profondément, mais au delà des formes charnelles.

Peut-être songeait-elle en un éclair qu'elle avait été la seule à connaître certains replis de l'âme de Michel, à la comprendre, à l'aider dans son envol, qu'à ses côtés cette âme aurait continué à s'épanouir superbement, qu'auprès de Denise, créature charmante et puérile, malgré la possession, à cause de la possession peut-être, cette âme s'enliserait dans le convenu et dans la routine des jours.

Peut-être fût-ce là une compensation dernière, une dernière et légitime revanche sur le destin.

Son regard brillait de larmes contenues.

— Adieu ! dit-elle seulement.

Et elle ordonna au chauffeur :

— En route !

Le chauffeur écarta respectueusement Michel, ferma la portière.

Le moteur ronfla, les essieux grincèrent. Le long de l'avenue où les palmiers semblaient les piliers d'une immense cathédrale, la voiture s'éloigna vers le désert sans limite, vers l'infini.

Juliette n'eut pas un geste, pas un regard en arrière.

Michel, debout sur le perron, regardait, les bras croisés.

Et dans la suite des jours, bien des fois il devait la revoir ainsi, telle qu'elle était, en lui murmurant : « Adieu ! », les yeux brillants de larmes et avec ce regard qui regardait si loin en lui, si profondément...

Et bien des fois aussi, il se plut à évoquer dans ses pensées, à unir mystérieusement dans sa tendresse, Denise et Juliette, les deux femmes aimées, les deux femmes ennemies que le hasard d'un soir avait rendues soeurs.

D. RENOUARD.

L'homme des bois a été hospitalisé

Attiré par des gémissements, le curé d'un village du Nord de l'Italie, dans le massif du Gran Sasso, pénétra dans une grotte dont l'entrée était dissimulée par des broussailles. Il y trouva un homme très vieux, hirsute, couvert de haillons, qui gisait sur une litière pourrie. Les pompiers de Terano, alertés, descendirent le vieillard dans la vallée, où il fut hospitalisé.

Dégoûté du monde, l'homme — qui doit avoir près de quatre-vingts ans — s'était retiré dans la montagne et vivait en mangeant de l'herbe, des racines et des châtaignes sauvages. Sa faiblesse est extrême et l'on craint pour les jours du pauvre « homme des bois ».

LES STARLETTES

Tous les ans au fort de l'été
Sur les plages de qualité
S'abattent, charmantes mouettes
Les starlettes.

Elles ressemblent comme soeurs
Aux charmantes « bobby-sozers »
Mais elles n'ont plus de socquettes,
Les starlettes.
Si leur oeil est très innocent,
Leur physique est intéressant
Et leurs robes sont indiscrètes,
Les starlettes...

Et leur maillot, si peu décent
Que c'en devient attendrissant...
Pêcheraient-elles les crevettes,
Les starlettes ?

Non, elles chassent le metteur-
En-scène (ou mécène-renteur)...
Elles veulent être vedettes,
Les starlettes !

C'est un monsieur... heu, «encore vert»
Mais qui possède une Chrysler,
Ça les change des bicyclettes,
Les starlettes !
Elles ont de l'ambition
Mais peu de conversation
Ce sont de gentes bécassettes,
Les starlettes.

Et ces messieurs sont éloquents :
« Un petit contrat de cinq ans ?.. »
Elles voudraient rester honnêtes.
Les starlettes...

Mais c'est qu'ils sont hommes de goût !
Leurs roses coûtent un prix fou...
Elles n'aiment pas les violettes,
Les starlettes...

« Vous serez une Ingrid Bergman... »
On écoute le gentleman...
Tombez, mes jolies alouettes
Les starlettes.

... Tout ça pour un engagement
Comme artiste de complément !
Elles n'ont que des cacahuètes,
Les starlettes !
Ça mène à tout le cinéma !
Quel bonheur pour leur vieux papa
Qui est concierge aux Epinettes !
Les starlettes...

Puis Dieu rappellera à Lui
Ces étoiles qui n'ont pas lui...
Elles deviendront des planètes.
Les starlettes.

Et tout là-haut, au firmament,
Brilleront éternellement.
Pour les voir, faudra des lorgnettes.
Les starlettes !

Jean-Paul Lacroix.

Un nouveau couple de l'écran :

Mijanou Bardot et François Guérin

Mijanou Bardot voudrait faire oublier qu'elle porte un nom déjà célèbre et pense — à juste titre — que son prénom n'est déjà pas si courant qu'il ne puisse lui tenir lieu de pseudonyme. Lorsqu'elle vint au monde, ses parents hésitèrent un moment avant de la déclarer à l'Etat Civil sous ce prénom insolite pourtant si joli et si familier à la fois qu'on a très vite pris l'habitude de ne plus l'appeller du tout par son nom de famille.

Mijanou est enfin sortie de la période où l'on disait d'elle « Vous savez bien, c'est la soeur de Brigitte Bardot ». Cependant l'on se retournait sur elle dans la rue sans savoir qui elle était, et les têtes se levaient lorsqu'elle entrait dans un bar ou dans un salon. Elle a cette beauté classique et pure, ce regard clair, cette démarche élégante et ce fond de timidité qui séduisent dès le premier instant.

Mais Mijanou n'était jusqu'à ces derniers mois que la petite soeur de B. B. Un petit rôle dans *Club de Femmes* de Ralph Habib en 1956 ne l'avait pas révélée au grand public et Mijanou était rentrée dans l'ombre. Elle avait alors traversé une mauvaise période et, pour ne pas passer ses journées à « broyer du noir » elle avait choisi de travailler, alors qu'il lui était facile de couler des jours heureux au sein d'une famille aussi unie qu'aisée. « Faire n'importe quoi », avait-elle décidé « plutôt que de courir les studios à la recherche d'un rôle ». C'est ainsi qu'elle devint vendeuse. Emploi de courte durée car la chance allait bientôt sourire à Mijanou : le producteur Georges de Beauregard lui donne la vedette de *Ramuntcho*, une adaptation de l'oeuvre de Pierre Loti, que le jeune réalisateur Pierre Schendoerffer vient de tourner au pays basque.

A peine l'avait-elle terminé qu'elle commençait, toujours en vedette, *Une Balle dans le Canon*, le premier grand film de deux autres jeunes, Gérard et Daville. Dans *Ramuntcho*, Mijanou tient le rôle de la douce Gracieuse, amoureuse du héros de Loti et dans *Une Balle dans le Canon*, celui d'une jeune fille très riche, amoureuse cette fois d'un gangster.

Mijanou a décidé de ne tourner aucun film où il lui faudrait être « sexy » et de n'accepter aucun rôle tant soit peu déshabillé. Sa pudeur est déjà aussi légendaire que les « audaces » de B. B. Ses goût simples, sa vie tranquille, son horreur des mondanités en font la jeune fille sage du cinéma français. Tout cela n'empêche pas les deux soeurs Bardot de s'adorer.

MIJANOU BARDOT

Avec Jack Pinoteau et Darry Cowl à la recherche d'une nouvelle forme comique

Après *L'Ami de la Famille*, et *Le Triporteur*, voici *Fais moi peur*, troisième film dû à la collaboration de Jack Pinoteau et de Darry Cowl. Les deux complices annoncent deux autres films, *Le Train de 8 h. 47* et une suite du *Triporteur*. Comment cette équipe s'est-elle formée ? Quelle est sa contribution au renouveau du cinéma français ?

« J'ai toujours aimé les films comiques » nous dit Jack Pinoteau. « J'aime le comique farfelu, celui qui se rit de conventions cinématographiques habituellement admises. En revanche je déteste la vulgarité et le rire gras.

« Il y a un peu plus de trois ans, j'avais été séduit par le roman de René Fallet *Le Triporteur*. Je désirais porter le livre à l'écran mais je ne savais pas avec qui, c'est alors que j'ai rencontré au cabaret *l'Amiral*, un garçon qui faisait un numéro très drôle. Il se nommait Darry Cowl. A l'époque, il n'avait pas tourné un seul film. Nous avons signé le contrat pour *Le Triporteur*. Peu après, Darry a commencé au cinéma une carrière foudroyante apparaissant dans de nombreux films, 10 minutes par ci, 15 minutes par là. En tournant d'abord *L'Ami de Famille*, j'ai voulu familiariser Darry Cowl avec les exigences d'un rôle d'une heure et demie.

« Le style comique de Darry Cowl, en effet est particulier, il vient directement du cabaret. Darry Cowl a l'habitude de prendre le public à témoin, de s'amuser avec lui et non pas seulement de l'amuser. C'est très exactement ce que nous essayons de faire au cinéma. Nous cherchons à nous amuser avec les spectateurs et pas seulement à les amuser. Les moyens que Darry emploie pour faire rire sont inattendus ; les paroles, les mouvements, les gestes de Darry vont toujours à l'encontre de ce que le spectateur est en droit d'attendre.

« Darry Cowl a créé un personnage l'hurluberlu très particulier. Par exemple, le film que nous tournons en ce moment *Fais moi peur*, est une blague, un pastiche du film de Georges Henri Clouzot, *Les Espions*. Darry Cowl joue le rôle d'un monsieur tranquille pris pour un espion, il passera à travers tous les pièges sans s'en apercevoir.

« En définitive nous avons cherché, Darry et moi, à créer un personnage sur lequel glissent les mille catastrophes de notre monde actuel menacé par la guerre et ébranlé par les difficultés économiques. La bonne humour et la bonne étoile de Darry lui permettent d'éviter toutes les embûches, c'est un homme heureux ».

Vous vous sentirez MIEUX ! VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... *Province*.....

Un film américain

"LAST TRAIN FROM GUN HILL"

Deux jeunes gens, Rick Belden (Earl Holliman) et Lee Smithers (Brian Hutton), tuent Catherine, une jeune Indienne (Ziva Rodann) au cours d'une soûlerie. Petey (Lars Henderson), le jeune frère de Catherine, vole le cheval de Belden et se rend dans la paisible petite ville de Pawley, Oklahoma, pour faire appel à son père, le shérif Matt Morgan (Kirk Douglas).

Matt reconnaît la magnifique selle ornée d'argent comme appartenant à Craig Belden (Anthony Quinn), un vieil ami qu'il n'a pas revu depuis dix ans et qui est le maître incontesté de la petite ville de Gun Hill. Le coeur lourd, Matt décide de se rendre à Gun Hill venger la mort de sa femme. Sur le train, il rencontre Linda (Carolyn Jones) qui retourne chez Belden après un long séjour dans un hôpital de Laredo.

Entre-temps, Rick et Lee revenus à Gun Hill expliquent la disparition de la selle en disant que leurs chevaux avaient été volés alors qu'ils prenaient un verre dans un "saloon" de Pawley. Mais Dick ne peut rendre compte de l'affreuse cicatrice qu'il a sur la joue...

Morgan remet la selle à Craig enchanté de revoir son vieil ami. Indigné par le récit que lui fait Matt, Craig promet de l'aider à trouver les meurtriers et lui raconte l'aventure de Rick et Lee.

Matt sait que cette histoire est fausse car les "saloons" sont fermés le dimanche à Pawley. Il demande froidement lequel des jeunes gens a une cicatrice (résultat du coup de fouet infligé par sa femme). Ebranlé, Belden lui demande d'épargner son fils et offre de lui livrer Lee en retour. Matt refuse.

Matt trouve Rick dans un "saloon" et le fait prisonnier. Avec le garçon sur ses épaules, il se fraye un chemin hors du bar et se réfugie dans un hôtel où il devra attendre durant six heures interminables le prochain train pour Pawley. Sauf Linda, personne n'ose l'aider de peur d'encourir la colère de Belden.

Craig et ses hommes entourent l'hôtel et gardent les sorties de la ville. Craig, sans armes, se présente à Matt et lui demande de relâcher son fils. Matt lui déclare qu'il est décidé à faire subir au garçon un procès pour meurtre.

Le dénouement qui suit est un des plus excitants qu'il nous ait été donné de voir au cinéma depuis de nombreuses années...

DISTRIBUTION :

Matt Morgan	*Kirk Douglas*
Craig Belden	*Anthony Quinn*
Linda	*Carolyn Jones*
Rick Belden	*Earl Holliman*
Beero	*Brad Dexter*
Lee	*Brian Hutton*
Catherine	*Ziva Rodann*

Réalisation : *John Sturges*

Un film français

Celui qui doit mourir

SCENARIO. A Lycovrissi, village grec soumis aux Turcs, c'est le jour où on doit choisir parmi les villageois ceux qui incarneront suivant la tradition le mystère de la Passion de Jésus-Christ.

Parmi les élus, le berger Manolios (Pierre Vaneck) incarnera le rôle du Christ et Michelis (Maurice Ronet) fils du richissime seigneur Patriarchéas (Gert Froebe), celui de l'apôtre Jean. Quant à Katerina (Melina Mercouri), réputée pour ses moeurs faciles, elle est toute désignée pour le rôle de Marie-Madeleine.

Le même jour survient au village une singulière cohorte de gens misérables conduits par le Pope Fotes (Jean Servais). Ce sont des Grecs chassés de leur village par les Turcs qui viennent demander au Pope Grigoris (Fernand Ledoux) de leur donner asile. Celui-ci refuse et les réfugiés doivent camper hors de Lycovrissi.

Les acteurs désignés pour le Mystère de la Passion décident de vivre leurs rôles dans la réalité. Malgré l'opposition du Pope Grigoris et de la majorité du village, ils aideront les réfugiés jusqu'à affronter la mort pour eux.

Le berger Manolios mourra d'un coup de poignard pour avoir joué son personnage jusqu'au bout.

DISTRIBUTION

Fotis	Jean Servais
Patriarchéas	Gert Froebe
Katerina	Melina Mercouri
Manolios	Pierre Vaneck
Michelis	Maurice Ronet
Grigoris	Fernand Ledoux

Réalisation : Jules Dassin

CHOSES ET AUTRES

Caprice du métier

Carolyn Jones, une blonde, n'a pas réussi à s'affirmer comme actrice avant de se transformer en « brune ». De son côté, Dorothy Malone, une brune, n'a pas réussi à attirer l'attention du public avant de se métamorphoser en sirène « blonde ».

Westerns

Les premiers *westerns* ont été tournés à Hollywood en 1908 par Max Anderson qui incarnait lui-même le personnage principal de Broncho Billy. Ce héro toucha profondément le coeur des foules et sept années durant, Anderson ne fit que des Broncho Billy : au total 376, à raison d'un par semaine.

Résultat inespéré

A la demande d'une revue américaine, George Nader écrivit, il y a quelque temps, un article intitulé : — Etes-vous la femme que je cherche ? Le succès fut immédiat et foudroyant. A date, 4,688 femmes ont écrit d'aimables épitres expliquant qu'elles étaient désireuses de devenir ... Mrs. George Nader !

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ LES 3 MAGAZINES	$5.50	$8.00
.....OU A VOTRE CHOIX.....		
☐ *Le Samedi* (Bi-mensuel)	$3.50	$5.00
☐ *La Revue Populaire*	1.50	2.00
☐ *Le Film*	1.00	1.00

Veuillez trouver ci-inclute la somme de $ .....
pour l'abonnement indiqué d'un (X).

☐ Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975 - 985, rue de Bullion, Montréal, Qué., Canada

Au voleur ! ...

Natalie Wood et Bob Wagner ont été les victimes d'un cambriolage durant une absence qui les tenait éloignés de leur bungalow. Le voleur était soigneusement équipé : il avait commencé à entasser dans une camionnette plusieurs caisses, celles-là mêmes que le couple avait tout juste eut le temps d'entreposer, puisque l'emménagement n'était pas terminé. Le maître d'hôtel, attiré par le bruit, a mis le malandrin en fuite. Natalie n'a pas pu préciser le montant du larcin : « Je le saurai quand toutes les caisses qui restent seront découées ».

Rencontre de vedettes

A Cannes, Jacques Tati a rencontré Sophia Loren, et l'on a dit ensuite qu'il songeait à elle pour un film. — C'est inexact, souligne-t-il. Je pense qu'elle est charmante et qu'elle est mal employée. Si j'avais à tourner un film avec une vedette, c'est elle que je voudrais, mais elle doit toucher à elle seule le prix d'un de mes films ...

Soucis

Tout comédien américain digne de ce nom a deux gros soucis, déclare Danny Kaye : savoir où il rangera sa voiture et trouver des recettes pour maigrir.

La vie est étrange ...

Pour le uns c'est l'espoir sans lendemain, c'est la lutte épuisante dans l'atmosphère chargée de tempête ; pour les autres c'est le zéphir qui passe et laisse un murmure de bonheur, de succès après lui. Ce zéphir semble avoir soufflé sur la vie de Dolores Hart, jolie blonde au talent exhubérant. Elle me raconte que c'est dans ses derniers jours d'étude au couvent de Marymount, à Los Angeles, qu'elle rencontra le producer Hal Wallis, lors d'une pièce qui s'y jouait. Il l'engagea ensuite pour *Hot Spell*, mais c'est avec Elvis Presley qu'il la classa dans la suite avec lequel elle tourna *Loving You*. Subséquemment, elle fit partie de *Wild Is The Wind* avec Anna Magnani et Anthony Quinn. Enfin, on la prêta à Dore Shary pour *Lonely Heart*. Ensuite, Broadway la tenta et le destin lui fut favorable en lui confiant *The Pleasure Of His Company*, aux côtés de Cornélia Otis Skinner et de Cyril Ritchard. Tout ce chemin en deux ans. « Vraiment, je n'en espérais pas autant », nous répète, cette jeune fille au talent reconnu, encore incrédule de ses succès rapides.

DANGER DU METIER Une vipère meurtrière a interrompu le tournage du film d'Audrey Hepburn *The Nun's Story*. La vedette et plusieurs autres actrices jouaient une scène dans le couvent des Frères Maristes à Stanleyville, au Congo, lorsque le serpent tomba d'un arbre à leurs pieds. L'une des religieuses ne perdit pas son sang-froid et enjoignant ses compagnes de ne pas bouger elle assomma la bête à coups de bâton

LOISIRS D'ARTISTE Maurice Chevalier habite Marne-la-Coquette, non loin de Paris. Il y possède un jardin qui fait sa joie et son orgueil. Chaque année, avec le concours d'un jardinier, il y met des plantes vivaces qui fleurissent à

[*Lire la suite page 34*]

LESLIE CARON . . .

[*Suite de la page 4*]

nous apparaît, avec sa personnalité primesautière, et ses autres qualités si françaises.

Cette jeune parisienne aux cheveux bruns et aux yeux d'azur tient de sa mère son grand amour du théâtre. Cette dernière faisait aussi partie des Ballets Roland Petit.

« Mes jours de congé, pendant mes années d'études au Couvent de l'Assomption, je les employais avec mon frère Aimery, à monter des petites pièces dans le jardin de notre maison de Paris ».

David Lidine, qui la vit aux Champs Elysées, en fut si impressionné qu'il lui confia le rôle vedette dans *La Rencontre*. Elle n'avait que seize ans... Inconnue alors, cette pièce fit de la nouvelle actrice la « trouvaille du jour » à Paris. Elle dansa par toute l'Europe et l'Asie, en Egypte, en Grèce, en Hollande, en Ecosse, en Angleterre, en Belgique, en Suisse, et en Allemagne. Elle fut l'invitée du roi d'Egypte et des reines d'Angleterre et de Grèce.

Après avoir passé l'automne en Europe où elle a joué en France et en Angleterre, elle revint à Hollywood pour d'autres engagements. Travailleuse infatigable, elle ne cessa d'étudier, car elle croit qu'une actrice doit progresser ou « perdre l'étincelle ». Ses goûts n'ont rien de conventionnel ; elle déjeunera aussi bien de crêpes Suzettes, si le goût lui en dit, que du traditionnel pain grillé.

Sa garde-robe comprend les derniers modèles français de Givenchy, Balenciagga et Chanel.

A Hollywood, vous la verrez, nageant dans les eaux du Pacifique, à la plage de Santa Monica, ou conduisant son cabriolet à une allure peut-être un peu vertigineuse parfois, ou même à bicyclette, longeant les avenues tranquilles de Beverly Hills, ou le Boulevard Hollywood, en mangeant un cornet de crème glacée. C'est ainsi que les Américains ont appris à l'aimer.

L. G.-S.

ROSSANO BRAZZI

[*Suite de la page 6*]

charmante jeune fille qui allait devenir une des plus grandes actrices de notre temps : Elizabeth Taylor.

Après ce stage à Hollywood, Rossano Brazzi retourna en Italie et, en 1950, il joua un scaphandrier sans scrupules dans *Vulcano* de William Dieterle, avec Anna Magnani, qui campa une extraordinaire « Maddalena » et Geraldine Brooks.

Dans *Toselli*, Rossano Brazzi incarna le célèbre pianiste auprès de Danielle Darrieux, particulièrement émouvante dans le rôle délicat de la Princesse de Habsbourg qui défraya la chronique avant la geurre de 1914-18.

Et les films succédaient aux films : *Plus fort que la haine* avec la jolie Claudine Dupuis et Charles Vanel, *La Vengeance de l'Aigle Noir* avec la troublante Gianna-Maria Canale, *Le Chevalier des Croisades* qui contait la belle histoire de Geneviève de Brabant à qui Anne Vernon prêtait son gracieux physique, *La Couronne Noire*, un film espagnol d'après un scénario de Jean Cocteau avec la belle Maria Felix, *Le Fils de Lagardère* avec l'élégante Simone Renant, *Milady et les Mousquetaires* avec la ravissante Yvette Lebon, *La Femme qui inventa l'amour* avec la sculpturale Silvana Pampanini, et bien d'autres productions encore.

L'année suivante, on le vit dans *La Prisonnière de la Tour de Feu* avec l'exquise Milly Vitale, et dans *L'Injuste Condamnation*.

En 1953, après avoir tourné chez lui un drame paysan *La chair et le diable* avec Viviane Romance, Rossano Brazzi rencontra le grand metteur en scène américain Jean Negulesco qui tournait les extérieurs de *La Fontaine des Amours*.

Celui-ci le persuada d'accepter le rôle de « Giorgio » et, du jour au lendemain, Rossano Brazzi devint une célébrité internationale.

Dans ce très beau film dont le leit-motiv est encore sur toutes les lèvres, il donna la réplique à Jean Peters, Dorothy Mac Guire, Maggie McNamara, Louis Jourdan et Clifton Webb.

Rossano Brazzi joua également dans *Le Trésor Maudit* où il retrouva Maria Félix et Charles Vanel, ainsi que dans *La Castiglione*, auprès de la jolie Yvonne de Carlo, Paul Meurisse, Georges Marchal et Yvette Lebon.

En 1954, pour le compte des Américains, Rossano Brazzi tourna *La Comtesse aux Pieds Nus*, avec une des plus belles vedettes du VIIe Art : Ava Gardner.

Humphrey Bogart jouait également dans cette production où Rossano Brazzi incarnait un noble des temps modernes.

Après ce film, on le vit dans *Summertime*.

En 1955, dans *Les cinq dernières minutes*, Rossano Brazzi donna la réplique à d'excellents acteurs internationaux : Linda Darnell, Vittorio de Sica, Sophie Desmarets, Pierre Cressoy et Lise Bourdin.

Puis, il parut dans *Loser Takes All* et *Vacances à Venise* de David Lean, où Katherine Hepburn succomba à son charme latin.

En 1956, il partagea la vedette de *Interlude* avec June Allyson. Il tourna également *L'Histoire d'Esther Costello* et *Golden Virginia*.

En 1957, Rossano Brazzi interpréta *Legend of the Lost*.

Enfin, cette année, il a tenu le principal rôle masculin dans *Un certain sourire*, une réalisation de Jean Negulesco, d'après le célèbre roman de Françoise Sagan.

Rossano Brazzi prêta sa fine séduction à l'élégant homme d'affaires « Luc Ferrand », auprès de la délicieuse Christine Carrère et de la grande actrice Joan Fontaine.

Egalement pour le compte de la 20th Century-Fox, Rossano Brazzi a joué dans *South Pacific*, une belle réalisation de Joshua Logan, avec Mitzi Gaynor et John Kerr.

Le succès n'a pas tourné la tête à Rossano Brazzi. Il est heureux de vivre avec sa femme et il adore son pays natal qu'il retrouve toujours avec plaisir.

Ses couleurs préférées sont le vert bouteille et le jaune or.

Quand vous saurez que Rossano Brazzi adore le ping-pong et la pêche en haute mer, vous n'aurez plus rien à apprendre sur ce sympathique et grand acteur qui a su redonner du lustre aux jeunes premiers transalpins.

LÉOPOLD MASSIÉRA

ROBERT WAGNER

Echos de la Côte d'Azur

Texte de Léopold Massiéra
Photos de Félicien Tordo

La saison d'été est terminée sur la Côte d'Azur.

C'est la gracieuse Jacqueline Guillot, qui a remporté l'un des derniers titres en compétition : Miss Sud.

Le même soir, elle a trouvé son Prince Charmant en la personne d'un jeune coiffeur parisien avec qui elle doit se marier prochainement.

C'est ainsi qu'il y a eu deux élus dans la même soirée !

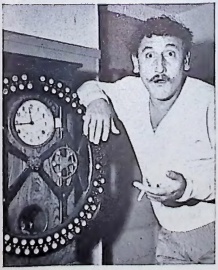
Malheureusement, le sympathique Moustache, malgré tous ses charmes (!), n'a pas obtenu le même résultat.

A un concours particulièrement pittoresque, il s'est présenté sous le pseudo de Moustachette *avec la ferme ambition de remporter le titre de* Miss Flanelle.

Hélas ! le jury a été impitoyable et lui a refusé ce titre, pourtant bien mérité si l'on en juge d'après le cliché de notre ami Félicien Tordo.

La belle Magali Noël, une de nos plus « sexy » vedettes, reste fidèle à la Côte d'Azur.

Après y avoir tourné L'Ile du Bout du Monde, *sous la direction d'Edmond T. Greville, en compagnie de Dawn Addams, Rossana Podesta et Christian Marquand, elle a retrouvé le soleil et la voix chaude de Dario Moreno pour une amusante réalisation de John Berry :* O que Mambo !



René-Louis Lafforgue est toujours émerveillé par les progrès accomplis actuellement à pas de géant par la Science.

Lors d'un récent séjour à Nice, il s'est particulièrement extasié devant cet appareil et il nous a déclaré :

— Qu'est-ce qu'on peut faire, « à l'heure actuelle ? »

LES MOTS CROISES DU "FILM"

HORIZONTALEMENT

1—Nom de notre vedette. — Conjonction, qui marque la preuve. — Tableau blanc sur lequel on projette des vues animées.

2—Ragoût quelconque. — Evêque des Cases-Noires en Numidie. — Garde-boue d'auto.

3—Recueil de bons mots. — Recueil de cartes marines. — Onomatopée qui rend un bruit d'instruments à cordes.

4—Négation. — Causer, bavarder. — Préfixe privatif.

5—Genre de loranthacées vivant en parasites sur les branches de certains arbres. — Substantif.

6—Dans l'Afrique du Sud, steppe ou savane. — Enlevai.

7—Portique en pierre devant les temples shintoïstes. — Chargé de vair.

8—As de l'affection pour quelqu'un. — Première vertèbre du cou.

9—Filet pour prendre des oiseaux. — Semblables.

10—Sainte (abr.). — Possédée.

11—De l'alphabet grec. — Patrie des frères Anguier. — Ville de Chaldée. — A lui.

12—Préfixe d'abstraction. — Examiner de nouveau. — Proclamation publique.

13—Maréchal de France, né à Muret. — Demeure somptueuse d'un haut personnage. — Mâle de la chèvre.

14—Mont des Alpes. — Article. — Se dit d'un corps gras qui a contracté une odeur forte.

15—Petite erse. — Envelopper de tranches de lard.

VERTICALEMENT

1—Qui est fort étendu dans ses dimensions. — A toi. — Un des grands Etats de l'Europe.

2—Femme d'un rajah. — Etre témoin de. — Espèce du genre viorne, vulgairement appelée *boule-de-neige*.

3—De l'alphabet grec. — Principes, sources (fig.). — Direction.

4—Symbole chimique du *calcium*. — Prénom de notre vedette. — La plus vile populace.

5—Appareil servant à raidir les fils de fer. — A lui.

6—Verso. — Exclamation d'admiration.

7—Choc. — Mouvement des oiseaux.

8—Préfixe indiquant l'opposition. — En outre.

9—Voie ferrée. — Possessif.

10—Pareil. — Article espagnol.

11—Qui renouvelle. — Nom du soleil, chez les Egyptiens.

12—Cela. — Qui fait tourner. — Nom vulgaire des *labrax*.

13—Genre de graminacées cultivé dans les terrains humides. — Chaque noeud que forme la laine dans les tissus tricotés. — Rejaillissement d'un corps élastique.

14—Titre légal de l'or et de l'argent. — Du verbe aller. — Assaisonnement liquide.

15—Non (fam.). — En les. — Pousser en avant, faire partir.

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.
1.	M	I	C	H	E	L	■	H	■	P	E	T	I	T	E
2.	E	M	A	I	L	■	F	O	I	■	S	A	L	O	N
3.	H	A	G	E	■	C	O	R	D	E	■	C	L	I	C
4.	A	G	E	■	B	E	R	N	A	R	D	■	E	L	A
5.	G	E	■	D	O	■	S	O	L	U	T	I	O	N	■
6.	E	■	D	I	U	■	D	E	■	N	O	T	R	E	■
7.	■	H	O	S	T	■	P	R	O	B	L	E	M	E	■
8.	P	A	N	E	E	■	D	E	■	M	O	T	S	■	T
9.	■	M	A	U	R	■	C	R	O	I	S	E	S	■	A
10.	R	■	I	S	O	■	D	U	■	M	O	I	S	■	P
11.	U	R	■	E	U	■	D	E	R	N	I	E	R	■	A
12.	B	A	T	■	E	C	L	I	P	S	E	■	P	R	E
13.	A	B	E	L	■	R	O	T	I	E	■	N	O	M	S
14.	N	A	N	A	N	■	S	O	N	■	F	O	U	E	Y
15.	S	T	U	D	I	O	■	N	■	P	I	E	R	R	E

SILHOUETTE REHAUSSEE

2828 — Robe d'une pièce et manteau pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour taille 15, robe : 3⅛ v. en 35″ ou 36″, 2⅞ en 41″, 42″, 44″ ou 45″, 2½ en 50″, 1⅞ en 54″. Manteau : 4 v. en 35″ ou 36″ 3⅝ en 41″ ou 42″, 4½ en 44″ ou 45″, 2⅞ en 50″ ou 54″. Doublure : 2¾ v. en 35″, 36″, 41″, 42″, 44″ ou 45″, 1¾ en 50″. Prix : 50¢

2845 — Manteau pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour taille 12 : 5⅜ v. en 35″ ou 36″, 3⅞ en 41″, 42″, 44″ ou 45″, 3 en 54″. Doublure : 2¾ v. en 39″. Prix : 60¢

Choses et...

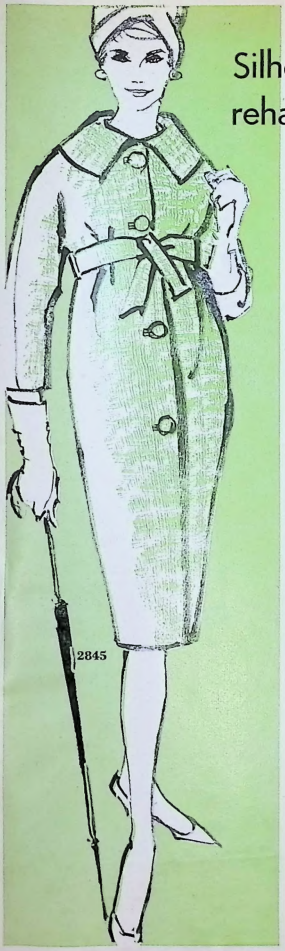
[*Suite de la page* 30]

diverses saisons de l'année. « C'est ainsi, dit-il, que l'on devrait organiser sa vie afin d'y voir se renouveler constamment des choses nouvelles et intéressantes ».

LUXE DE MILLIONNAIRE

Barbara Rush joue le rôle d'une Américaine immensément riche dans *The Philadelphian*. Elle change 23 fois de toilettes durant ce film et sa garde-robe est évaluée à 25,000 dollars.

Silhouette rehaussée



CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons "Le Film", Dominion Simplicity Patterns Limited, 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ontario. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, N. Y., U.S.A.

Vivantes et agréables lectures

Pendant que l'hiver dure et que les soirées sont longues

Pour connaître l'actualité

par le texte et
par l'image vivante.

Pour lire les grands romanciers

- Amour
- Mystère
- Aventure

SPORTS
CINEMA

Pour un panorama de la vie moderne

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

UN ENSEMBLE PARFAIT
au service de la famille

Remplissez votre coupon d'abonnement

M J J ASSELIN
2742 BLVD PIE IX
MTL 4

AVGO-R-69493